POLITIQUE.

DE L'AVENIR DE LA RUSSIE ET DE L'EUROPE (1).

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Nous avons tâché d'expliquer quelle espèce de fatalité préside aux destinées de la Russie. Comme à l'Hercule de la Fable, une force supérieure lui impose des travaux sans nombre, que d'autres jugent impossibles, mais qu'elle se croit prédestinée à accomplir; avec cette différence, que la tâche du demi-dieu était de combattre des monstres nuisibles, de détruire des obstacles qui arrêtaient les progrès et le bonheur de l'humanité; tandis que les travaux de l'Hercule Russe ont pour but d'effrayer ou d'asservir les hommes, d'atteindre le bien partout où il se montre, et de l'atteindre uniquement pour le détruire par l'habileté de ses ruses ou la violence de ses coups.

Où préside la fatalité n'est-il pas naturel que l'incompréhensible domine? aussi rien ne rentre plus évidemment dans l'ordre des miracles que les succès de la Russie, si ce n'est l'incurie même des autres gouvernemens qui la voient et la laissent agir; mais pour que nos lecteurs puissent mieux s'en convaincre, pour que sous ces deux rapports ils soient mis à même de juger de l'aspect extraordinaire qu'offre l'horizon politique de notre époque, il nous faudra jeter un coup d'œil en arrière et présenter un tableau rapide des travaux de la Russie et de la conduite des cabinets, depuis une dixaine d'années. Nous ferons alors apercevoir avec quelque évidence ses plans ultérieurs et la probabilité des succès que la politique européenne lui tient, pour ainsi dire, en réserve.

(1) Ces articles nous sont communiqués par un publiciste anglais qui se propose de publier incessamment l'ouvrage dont ils sont extraits.

Est-ce un hasard, est-ce une volonté réfléchie, qui a fait de la Perse le premier objet des travaux de la Russie depuis qu'elle obéit au sceptre de Nicolas ? peu importe. Le cabinet russe ne reste jamais oisif; il agit immédiatement là où les circonstances se prêtent à ses vues ; et toutes ses vues sont irrévocablement arrêtées sur tous les points de sa politique comme sur tous les points de ses immenses frontières.

Les affaires de la Perse sont d'une grande importance pour la Russie. Par sa position, d'abord ce royaume couvre ou menace l'une des frontières les plus exposées de l'empire. Puis la Perse est un point d'appui indispensable aux opérations offensives des Russes en Asie.

Examinons la question sous ces deux points de vue. Le Terek était pour la Russie une frontière qui lui donnait peu de sécurité. Les montagnards, habitans belliqueux des gorges inaccessibles du Caucase, étaient et sont encore des ennemis irréconciliables de la Russie. Les Czars étendirent leur domination au-delà du Caucase ; mais, quoiqu'un orgueil obstiné ne leur permît pas d'abandonner leurs conquêtes, elles ne donnèrent pas d'abord plus de sécurité à leur empire. Les hordes du Caucase ne cessaient pas leurs hostilités et leurs déprédations ; les forces moscovites étaient partagées par cette chaîne de montagnes où les communications restèrent coûteuses, difficiles et dangereuses. Sur cette frontière et dans tous les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne, ce ne fut pendant tout le règne d'Alexandre et depuis l'avènement de Nicolas, qu'expéditions, petite guerre, siéges, combats continuels, insurrections désespérées, châtimens atroces. Jamais pays ne coûta plus d'argent, car il n'en pouvait encore rapporter, ni plus d'hommes à cause de l'extrême insalubrité du climat pour les Russes.

Mais leur gouvernement n'est jamais arrêté par ce double genre de sacrifices, ce qui, pour le dire en passant, lui donne un grand avantage d'action sur les états où l'on tient compte des sueurs et du sang des peuples.

La Russie, continua donc ses conquêtes sans s'inquiéter de ce qu'elles lui coûtaient. La guerre alternative contre la Perse et contre la Porte Ottomane, qui ne combattirent jamais dans le même temps, procura à l'empire des acquisitions importantes, dont l'effet immédiat fut d'isoler de plus en plus les peuples du Caucase de leurs anciennes relations.

L'acquisition par la Russie d'Anapa surtout, seul entrepôt d'où ils pouvaient tirer du sel, du plomb et de la poudre, leur enlève la possibilité, et peut-être jusqu'à l'espérance de briser jamais le joug russe.

Si les peuples du Caucase et d'au-delà, réunis dans une haine commune de l'oppression, dans un amour unanime de l'indépendance, avaient jamais su agir de concert et sur un plan combiné, ils auraient pu faire trembler la Russie dont les immenses frontières, ouvertes aux quatre vents, n'offrent, du côté du Caucase, aucun obstacle aux invasions des barbares. Nombreuses et guerrières, des hordes à cheval, après avoir percé en masse la ligne du Terek, auraient pu facilement, avant d'être atteintes, traverser en tous sens les contrées les plus fertiles de ce vaste empire, et porter l'alarme jusqu'à sa capitale.

Mais le gouvernement russe eut l'habileté d'attiser la discorde parmi ces peuples. Ils ne parvinrent jamais à se concerter, à se soutenir, à s'insurger ensemble ; aucun pouvoir étranger n'eut d'ailleurs l'habileté, peut-être l'idée d'inspirer à ces peuples cet esprit d'union et de patriotisme, de résolutions communes, d'efforts simultanés, dont ils ne comprenaient pas la nécessité par eux-mêmes. Ils furent subjugués ou détruits séparément. S'ils donnent encore quelques signes d'impatience et d'indignation, ce sont, nous le craignons, comme les dernières et faibles convulsions d'une indépendance agonisante.

Pour arriver à de pareils résultats, la Russie avait besoin d'abaisser et d'affaiblir la puissance qui lui opposait des prétentions immédiatement rivales, à la suzeraineté du

Caucase et de ses dépendances. En frappant de terreur et d'impuissance les armées persannes ; en étendant ses frontières par la prise d'Erivan, et par d'autres arrondissemens militaires, depuis la mer Noire, jusqu'à l'extrémité de la mer Caspienne, devenue dès lors l'un des lacs de l'empire où les bâtimens de guerre russes ont seuls le droit de naviguer, Nicolas a non seulement consolidé ses possessions trans-Caucasiennes, mais encore il a augmenté de beaucoup, de ce côté, la force défensive de l'empire central ; de sorte que le vieil adage, qu'on s'affaiblit en s'étendant, prétexte si commode pour les cabinets sommeillans et temporiseurs, s'est trouvé, cette fois, d'une fausseté palpable.

L'état actuel de nullité et de soumission où la Perse est réduite, ajoute aussi un nouveau degré de force à la puissance offensive de la Russie.

Toute réunion, entre les deux empires mahométans, se trouve ainsi virtuellement prévenue, et de plus la Russie, par ses envahissemens sur la Perse, tourne et déborde des cités et des pays turcs qui, au premier différend avec la Porte, tombent nécessairement dans le sein du grand empire. C'est ainsi qu'à la dernière guerre turque, les armées de Nicolas s'illustrèrent, dans ces contrées, par de faciles conquêtes ; et qu'à la paix, Anapa, Kars, Achalcik, Erzeroum ont été ajoutées aux possessions de l'empire, possessions importantes, au moyen desquelles les Russes ont déjà un pied dans la Mésopotamie, et qui complètent l'une des triples ceintures de villes, de positions et de châteaux forts qu'ils font avancer, de proche en proche, vers le midi de l'Asie.

La perte de ces pashaliks anéantit, d'ailleurs, un reste d'influence sur les peuples du Caucase, que les Turcs partageaient jadis avec les Persans. Ce qu'il y a de remarquable, nous dirions presque d'admirable, dans la manière de procéder du gouvernement russe, c'est que l'on y reconnaît toujours la même pensée, les mêmes plans, les mêmes

conceptions premières qui sont suivies, reprises, continuées, avec une fixité imperturbable. La nécessité de refouler les Persans, et de se rendre maître de la mer Caspienne date de Pierre I; et Catherine II avait déjà le projet d'attaquer la Turquie, par la côte orientale du Pont-Euxin. Ce fut l'un des motifs de la grande expédition contre la Perse, qu'elle entreprit peu avant sa mort.

Ce qu'elle n'avait aperçu que dans le lointain, est maintenant accompli par son petit-fils; car, en se rendant maîtres de Trébizonde, seconde capitale du Bas-Empire, ville ouverte et port unique de la côte méridionale de la mer Noire, les Russes pourront arriver, par terre du côté de l'Asie, jusqu'au Dardanelles et Constantinople, sans qu'aucun obstacle s'oppose à leur marche. L'Arménie leur appartient; ses habitans industrieux et adonnés au commerce leur sont dévoués; ils circulent comme banquiers dans tout l'Orient. La Russie peut tirer de leur zèle et de leur activité de très grands avantages; elle se trouve, en un mot, dans une position à pouvoir tourner ses vues de plus d'un côté, avec la certitude de pénétrer jusqu'au cœur de l'Asie.

A mesure que les Moscovites, par leurs nouvelles conquêtes, se sont approchés de l'Inde, ils ont consacré aussi une attention plus suivie, des soins plus positifs, au projet d'envahir un jour ce riche pays. L'empereur Paul fut le premier qui s'en occupa sérieusement. Si ce prince avait vécu, il en eût tenté sans aucun doute l'exécution, quoique tout homme sensé eût pu prévoir que cette entreprise, nullement préparée et au milieu des difficultés de cette époque, devait nécessairement échouer.

Depuis lors, la frontière de la Russie a été avancée de deux cents lieues dans cette direction, et, sous le règne de Nicolas, un grand nombre de causes et de motifs nouveaux ont placé les Indes parmi les objets favoris et jamais oubliés de l'ambition moscovite.

La puissance anglaise, l'orgueil anglais, la prétention du gouvernement anglais d'être à l'abri de toute atteinte

de la part des Russes, la menace tant de fois proférée en Angleterre de détruire un jour ou autre les ports et les flottes de l'empire, les vérités cruelles, les injures hardies dont la presse de Londres et même la tribune des Communes osent affliger les oreilles impériales : c'est plus qu'il n'en faut pour faire bondir l'orgueil de l'autocrate, pour envenimer de plus en plus au cœur du maître et de ses boïards la haine irréconciliable qu'ils ont jurée au gouvernement des Iles-Britanniques.

Les Russes sentent d'ailleurs que l'Angleterre est le grand obstacle à tous leurs projets. Faites disparaître les trésors et les flottes britanniques, quelles difficultés, quelles digues opposerez-vous à l'ambition des Russes ?

Entre la Russie et la France, puissance plutôt continentale que maritime, la partie est égale. Deux fois déjà la terre ferme a suffi à leurs différends. Puis, il est des accommodemens avec la France ; on peut lui promettre le cours du Rhin, ou même la Belgique en dédommageant Léopold. Mais que peuvent sur l'Angleterre les dons de la Russie ? L'Angleterre ! on ne peut ni l'atteindre, ni l'acheter ; l'Angleterre est reine de la mer : or, les coups qui frapperont au cœur la Russie doivent traverser la mer.

C'est donc l'Angleterre qui est le véritable adversaire de la Russie ; c'est l'Angleterre qu'elle craint de rencontrer sans cesse sur son chemin, dans les deux hémisphères, en Amérique, en Asie, en Europe ; c'est de l'Angleterre qu'elle veut se venger ; c'est l'Angleterre qu'elle prétend humilier et affaiblir ; c'est contre l'Angleterre que partout elle prépare ses moyens et concentre ses forces.

La Russie croit qu'en se dirigeant vers les Indes, elle peut traverser à pied sec l'immensité qui la sépare de la puissance anglaise, l'atteindre enfin, la saisir corps à corps, et la frapper dans l'une de ses parties vitales : seul moyen, disent les Russes, de la terrasser.

En Europe, en Angleterre, aux Indes même, l'on a répété long-temps qu'une telle expédition n'était qu'un rêve,

un projet fantastique, sans aucune probabilité de succès. Mais les Russes, esclaves qui obéissent et marchent au lieu de calculer les probabilités, continuaient à recueillir des informations exactes sur les pays que leurs armées auraient à traverser pour arriver jusqu'aux Indes; ils imaginaient, ils combinaient et perfectionnaient divers plans dans ce but. Tandis que l'attention des puissances était absorbée par les événemens qui se déroulaient en Europe, ils travaillaient patiemment en Asie à faire tomber les obstacles, à diminuer les distances, à augmenter les chances de succès; ils poussaient lentement en avant, à l'insu de tout le monde, leur ligne d'opération; ils traversaient des déserts, établissaient au delà des places d'armes des arsenaux, des magasins de tout genre, pour pouvoir ensuite avancer à coup sûr.

Il est difficile d'être instruit exactement des mouvemens des Russes dans les contrées asiatiques, et de pouvoir indiquer les points où ils sont parvenus à l'heure où nous écrivons. Leur gouvernement, témoin la malheureuse Pologne, possède au plus haut degré le talent de cacher ses actions à tous les yeux, là même où la brièveté des distances et la facilité des communications devraient pourtant contribuer à rendre moins impénétrables les voiles dont il couvre les faits les moins douteux. Si bien que, lorsque nous croirons encore les Russes uniquement occupés des querelles occidentales, la trompette de l'invasion moscovite fera tressaillir l'Inde endormie comme aux jours de Nadirshach et de Tamerlan.

Les Russes s'approcheront à pas de loup jusqu'à l'Indus, s'y établiront; et c'est des bords de ce fleuve et sur plusieurs points que commenceront les hostilités. La conquête de l'Inde a été maintes fois tentée et accomplie par les peuples de l'intérieur de l'Asie : c'est une légende profondément gravée dans l'imagination des Orientaux. La Russie réveille maintenant et ranime ces souvenirs qui semblaient assoupis.

En Perse, la mort d'Abbas-Mirza, quoiqu'elle ait frappé

l'héritier du trône choisi par Nicolas, est cependant favorable à ses projets ; car elle prépare un état de confusion qui avait cessé depuis le règne de Feth-Ali-Shach.

Le grand âge de ce prince rend probable sa fin prochaine ; ses nombreux fils vont alors se disputer le trône ; l'anarchie qui s'ensuivra donnera aux Russes l'occasion de compléter, s'il était nécessaire, la soumission de la Perse entière.

En même temps qu'ils imposent leur joug à cet empire, les Russes en tirent des facilités nouvelles pour étendre leur influence de l'autre côté de la mer Caspienne et à l'entour de la mer d'Aral. Les tzars prétendent depuis long-temps au droit de suzeraineté sur les Kirghis, les Kalmouks, les Karakalpaks, et autres peuples tartares de la Bouchara et de la Grande-Horde. Depuis long-temps plusieurs de leurs khans viennent jusqu'à Pétersbourg recevoir des souverains russes l'investiture avec le rang de major ou de capitaine dans l'armée, grade dont ils se trouvent fort honorés.

Les progrès de la Russie en Tartarie et Boucharie, marchant de front avec leurs victoires sur les Persans, ont dernièrement acquis une nouvelle importance. La suprématie de la Russie s'étendra bientôt jusqu'aux pays montagneux de Kaboul ou des Afghans, habités par les mêmes races et contigus à l'Inde. La possession sans partage de la mer Caspienne, de la mer d'Aral et des fleuves qui prennent leurs sources dans les montagnes frontières de l'Inde et se jettent dans ces deux mers, serviront prodigieusement à faciliter les opérations ultérieures des Moscovites. Déjà ils se mettent en mesure de pénétrer dans la principauté de Chiva, l'une des premières résidences du conquérant Timour, située sur la plus considérable de ces rivières, où ils trouveront et transporteront tout ce qu'il faut pour former un dépôt formidable, et d'où ils avanceront avec assurance en remontant le Gihon, ou l'ancien *Occus*.

Lorsque les Russes entreprendront l'invasion des Indes,

toute l'Asie centrale, depuis le Thibet jusqu'au golfe Persique, se lèvera en masse pour y prendre part. L'armée moscovite marchera entourée d'une nuée de hordes barbares, dont elle sera couverte et précédée, qu'elle poussera devant elle, qui feront diversion par des attaques simulées, tandis que la véritable agression sera dirigée sur les points décisifs. Il ne sera pas difficile d'enflammer l'enthousiasme pillard des Persans et des *Montgols*, en leur rappelant les hauts faits de leurs ancêtres. Ces peuples, l'on ne saurait en douter, pardonneront aux Russes le joug imposé, en faveur du but et de la récompense réservée à leur soumission. Ils s'attacheront au char qui les mènera vers le Gange, avec l'espoir de s'enrichir et de venger les humiliations et les maux que les Anglais ont fait subir aux successeurs de Tamerlan et des conquérans mahométans de l'Inde.

Parmi la foule de tribus qui viendront, dans cette occasion, offrir aux Russes leur coopération, ils choisiront les plus belliqueuses et les plus dévouées. La cavalerie persanne est considérée comme l'une des meilleures de l'Orient, et elle fera merveille quand elle sera animée par la confiance que lui inspireront la présence de l'armée moscovite, et l'habileté relative de leurs généraux.

Il en sera de même de plusieurs hordes tartares, telles que les Turcomans, Curdes et autres, connues pour fournir d'excellentes troupes légères. Lorsqu'elles pénètreront sur les frontières de l'Inde, nous serions bien trompés si, toute la population boudhiste et mahométane ne fraternisait pas avec ses anciens compatriotes et coréligionnaires. Les Afghans, sans aucun doute, seront les premiers à se joindre à eux.

Runget-Sing lui-même, lorsqu'il verra l'armée d'invasion des Russes, des Persans, des Mongols, prête à traverser l'Indus, ne voudra pas s'exposer, le premier, à leur tenir tête, et à leur disputer le passage ; il fera ses conditions, sur lesquelles les conquérans ne marchanderont pas ; il se joindra à eux, et l'alliance du roi de Lahore rendra presqu'in-

dubitable le succès de la coalition Russo-Asiatique contre les Anglais.

Nous ne serions pas étonnés que, dans le même temps, le cabinet de Moscou ne réussît à faire reprendre les armes aux Birmans, et qu'usant de l'espèce de crédit que sa mission ecclésiastique, à demeure à Pékin, a pu lui acquérir, il ne parvînt même à mettre en mouvement les Chinois vers le Nord de l'Inde, en leur persuadant que ce serait un moyen sûr de rendre les Anglais moins exigeans et plus dociles à Canton.

En examinant toutes ces circonstances, il nous semble évident qu'une armée de 100,000 hommes, et l'armée du Caucase s'élève à ce nombre, sera plus que suffisante pour mener à fin cette grande entreprise. Rien de plus facile, pour la Russie, que de mettre de côté, et de consacrer spécialement à cet objet les corps considérables qui sont déjà stationnés par étapes sur cette direction, et forment depuis long-temps une partie distincte et séparée du reste des forces de l'Empire. Le gouvernement russe considérera cette armée comme destinée à ne plus revenir, et complétera son état militaire de manière à n'en avoir plus besoin.

Quoi qu'il arrive, les armes russes gagneront toujours à cette expédition une gloire encore plus brillante, plus fabuleuse, pour ainsi dire, que celle de Napoléon en Egypte; la politique de la Grande-Bretagne aura été mise en défaut, et son commerce en désarroi.

Le but de l'expédition ne sera pas précisément de s'établir aux Indes, mais d'y causer le plus de mal possible à l'Angleterre; d'y faire crouler sa puissance; d'y relever le régime tartare et mahométan, sur lequel la Russie saura se ménager une influence directe tant politique que commerciale, enfin de s'enrichir par le pillage des Indes: ce qui est regardé en Russie, à tort ou à raison, comme l'un des meilleurs plans financiers que l'on puisse adopter pour rétablir le crédit et combler le déficit du trésor impérial.

Ainsi donc les Moscovites, selon le cours actuel des choses, et s'il n'est pas changé par des événemens tout-à-fait inattendus, les Moscovites marcheront sur les traces de Bacchus et d'Alexandre. On leur en laissera la gloire; l'expédition aura lieu immanquablement, et aura bien des chances de réussite. Plus elle sera retardée et plus le succès en sera probable; car le temps qui s'écoulera, loin d'être perdu pour la Russie, servira au contraire à mieux préparer les voies, et à mûrir toutes les conditions qui peuvent assurer le succès de l'entreprise. Lorsque ses desseins ne seront plus douteux, lorsque les premiers coups de canon se feront entendre dans les vallées de l'Hymalaïa, ce ne sera plus seulement sur les lieux mêmes qu'il faudra résister à la diversion puissante, quoique tout-à-fait excentrique : opérée par la Russie, c'est au centre de son empire et de ses moyens qu'on devra la frapper. Elle le prévoit, et quoiqu'elle se flatte que dans ce cas les Français ne mettront pas beaucoup d'empressement, et ne feront pas d'efforts extraordinaires pour conserver aux Anglais leurs immenses possessions asiatiques, elle voit cependant que sa sûreté exige, sa marche vers l'Inde ne cessant pas de continuer pour cela, de diriger maintenant son attention première, son action immédiate sur les affaires de Turquie, de manière à se mettre en garde contre toute tentative directe de ses ennemis.

Personne n'ignore que c'était par la Turquie qu'on pouvait jadis susciter de graves embarras à la Russie, que c'était de la Turquie que lui venaient de sérieuses alarmes. Quand il s'agissait d'arrêter ses progrès, de refouler sa puissance, la Turquie et le parti qu'on pouvait en tirer se présentaient aussitôt à l'esprit.

Après la destruction de la Pologne, l'Europe a perdu dans la Turquie un second allié important, et c'est la Russie qui l'a acquis. On n'y a pas assez songé; l'alliance de la Russie et de la Turquie est l'un des faits les plus extraordinaires qui se soient passés depuis long-temps.

Quand on examine les antécédens de ces deux pays, toutes les causes de ressentiment, les préjugés, les passions, les intérêts opposés qui en faisaient des ennemis irréconciliables, l'on doit reconnaître qu'il y a quelque chose de monstrueux dans une union que réprouvent et renient la religion, la politique, tous les souvenirs et toutes les espérances des contractans. C'est l'un de ces phénomènes qui présagent des catastrophes dans le monde politique. Le sultan croit que sa sûreté personnelle dépend de l'appui que lui prête la Russie, car elle seule l'a sauvé du cimeterre d'Ibrahim; il sent que Mehemet-Ali pourrait régner sous le nom de l'un de ses fils; il a peur et besoin de Nicolas, deux sentimens d'une puissance incalculable, qu'aucune autre cour n'exploite à Constantinople, et qui font du sultan l'esclave obligé de l'autocrate.

On connaît d'ailleurs la fidélité des Turcs à remplir leurs engagemens, de sorte qu'à cette heure, la Russie non seulement n'a plus à craindre une attaque des Turcs, mais qu'elle peut même s'attendre à être défendue par eux aux termes du traité; elle peut exiger surtout que le passage des Dardanelles soit mis dans un tel état de défense qu'il ne puisse pas être franchi. D'après l'un des articles secrets, le sultan a perdu la faculté de laisser pénétrer jusqu'à sa capitale aucune flotte européenne; il s'est engagé à leur fermer l'entrée du canal des Dardanelles. Au moindre danger, ou en cas de doute sur ses intentions, la Russie ne manquera pas d'offrir et de faire accepter sa coopération immédiate, selon que les circonstances la rendront nécessaire pour assurer l'une des stipulations les plus importantes du traité. En cas de troubles intérieurs, des troupes russes, des troupes alliées du sultan, marcheront pour faire *régner l'ordre* à Constantinople.

Ces avantages sont grands et doivent satisfaire Nicolas. La Turquie se trouve précisément au point où en était la Pologne au commencement du règne de Stanislas Poniatowski. Les troupes russes avaient aussi séjourné dans le

pays, comme ennemies et comme amies; elles avaient habitué les habitans à l'occupation étrangère, qui bientôt n'eut plus d'interruption. Des traités solennels et répétés assuraient aux Polonais l'*amitié*, la *protection* de la cour de Russie, et garantissaient à jamais l'*intégrité* de leur pays; le roi de Pologne était devenu le vassal docile de la Russie.

Cet état de choses présentait des avantages nombreux à cette dernière, et l'on en concluait qu'elle le ferait durer, pour n'être pas obligée d'en céder une partie à d'autres ambitieux; mais elle fut entraînée par ce besoin incessant de dévorer tout ce qui l'entoure; et Stanislas Auguste fut obligé d'aller finir sa *misérable* existence au palais de marbre de St-Pétersbourg.

La Russie appela à la vérité ses complices au partage des dépouilles, mais elle fit si bien, que maintenant elle possède seule plus des deux tiers de la proie, et que les avantages qu'elle s'est assurés dépassent de beaucoup ceux qu'ont pu recueillir du crime commun ses deux émules d'avidité et d'immoralité politiques.

Nous croyons qu'un dénouement à peu près semblable est à prévoir pour l'empire Ottoman, qui déjà a perdu une grande partie de son territoire, sans qu'aucune autre puissance, excepté la Russie, ait su en avoir sa part.

Aussi long-temps que le sultan se trouvera laissé sous la dépendance exclusive et à la merci du souverain moscovite, celui-ci n'est assurément pas intéressé à hâter aucun autre dénouement, car l'état actuel des choses lui convient parfaitement; mais la catastrophe finale sera néanmoins amenée par l'orgueil de la Russie, par sa méfiance, par les menaces, les démonstrations, les demi-tentatives de ses adversaires, et par la pression irrésistible des circonstances.

Ce nouveau drame, comme celui de la Pologne, aura aussi probablement plusieurs coups de théâtre et plusieurs actes. Le grand empereur du nord se verra dans la nécessité tantôt de défendre son vassal, tantôt de le châtier. L'on

peut être assuré qu'il le conservera à son poste, et que tout se fera en son nom le plus long-temps possible; ce sera Mahmoud lui-même qui appellera les Russes, qui les fera marcher contre les rebelles et même jusqu'en Egypte. Il consolidera par ses Hatisherifs l'influence moscovite à Constantinople; et cette influence s'étendra facilement sur l'organisation de l'armée turque, sur les travaux qui mettront pour toujours les Dardanelles à l'abri d'un coup de main, du côté de la terre comme du côté de la mer.

La Russie depuis les derniers événemens s'érige en gardienne privilégiée de Constantinople et des Dardanelles. Elle permettra bien aux Turcs d'y demeurer maîtres en apparence, mais elle ne souffrira pas que d'autres s'en mêlent, et elle risquera tout plutôt que de s'y laisser prévenir par les Européens. Ses empiétemens et les positions qu'elle tient sur les deux rives du Pont-Euxin la mettent déjà à même de gagner de vitesse ses adversaires. Il lui faut absolument la certitude que dorénavant aucune flotte européenne ne pourra, dans aucun cas et contre son gré, atteindre le Bosphore. Cette certitude est devenue pour elle une question de vie ou de mort; car en perdant son attitude actuelle à Constantinople, elle tomberait d'une haute station de puissance, de sécurité et d'avenir; et lorsqu'on tombe on ne s'arrête plus. Le secret de sa position générale serait dévoilé une troisième fois, comme il le fut au pied du Balcan et devant Varsovie. Ses flancs, ses ports, ses frontières seraient exposés à des coups dangereux et imprévus. Personne, à la vérité, aujourd'hui n'est disposé à contrarier ses projets, et selon toute apparence elle aura le temps nécessaire pour les accomplir. Cependant la seule possibilité d'une entreprise dirigée contre sa puissance, contre ses grands dessiens, lorsqu'ils sont presque mûris et prêts à produire les résultats les plus éclatans, cette seule possibilité, disons-nous, suffirait pour lui inspirer la plus vive inquiétude, à lui donner des accès de haine redoublée, qui bientôt l'entraîneraient à des résolutions extrêmes.

Il faut l'avouer avec douleur : en voyant la manière dont les cabinets européens ont agi jusqu'à présent pour prévenir ou empêcher les avantages déjà obtenus par l'habileté ou l'audace du cabinet russe, on ne peut guère espérer qu'ils réussiront mieux à l'avenir et qu'ils parviendront à entraver ou à arrêter d'autres envahissemens plus grands dont s'occupe la Russie, et qui seront une suite naturelle et inévitable des premiers.

Depuis le règne de l'empereur Nicolas, la Russie seule agit en Europe; les autres états ne sont que spectateurs tantôt bénévoles, tantôt offensés de ses travaux; ils ne sont jamais sortis de leur immobilité; ils l'ont laissé faire sans oser presque proférer une parole énergique. Chaque nouvel empiétement les consterne; ils voudraient bien qu'il ne fût pas consommé, mais à la peur de se mettre en mouvement cède la peur, plus raisonnable pourtant, des conséquences funestes qui doivent nécessairement résulter pour eux de leur inaction. Les rois de l'Europe adressent des vœux à l'empereur russe en faveur des faibles et des opprimés; toute leur puissance s'épuise dans ce pénible effort.

L'on ne doit donc pas s'étonner des progrès continuels de la Russie; la politique européenne n'a pu rien produire, rien détourner; pour obtenir des résultats il aurait fallu des actions. La Russie savait parfaitement à qui elle avait à faire; après de nouvelles expériences, elle le sait encore mieux aujourd'hui. En possession exclusive de tous les avantages du rôle offensif, elle choisit, d'après ses convenances, le moment, les moyens, la marche de chaque entreprise; elle est sûre de ne pas être sérieusement interrompue; elle sait que les cabinets les plus opposés à ses vues pourront bien parler, mais qu'ils n'agiront jamais. La Russie a foi dans la tourmente sociale qui travaille l'Europe; elle la croit de nature à absorber toute l'énergie gouvernementale des grands états, à détourner complétement leur pensée de tout désir de gloire, de tout besoin d'action guerrière ou morale au dehors. La Russie pousse

la confiance à cet égard peut-être trop loin; mais, avant qu'on la détrompe, elle aura fait bien du chemin, et se sera mise probablement dans le cas dene plus craindre la perte d'une aussi parfaite sécurité.

Nous avons vu combien l'existence de la Perse et son indépendance étaient importantes pour les affaires de l'Asie; eh bien, dans des momens d'une fatalité décisive, personne n'a songé à soutenir, à aider, ni même à conseiller ou à connaître la situation réelle de cet état. La France est plutôt excusable d'avoir commis une faute aussi grave, quoique Napoléon lui ait légué de hautes leçons à cet égard; mais n'est-il pas surprenant, n'est-il pas incroyable que le gouvernement de la Grande-Bretagne ait laissé terrasser la Perse, sans tenter le moindre effort pour empêcher ou retarder une ruine aussi menaçante pour la suprématie anglaise en Orient? Est-il croyable qu'à présent même l'Angleterre n'ait pas de mission à Teheran, et ne cherche pas à savoir et à contrarier les projets russes dans cette partie de l'Asie?

La guerre de Perse à peine terminée, Nicolas entreprend celle de Turquie. Ses armées sont détruites dans la première campagne; le moindre effort pouvait alors abattre la puissance russe et la forcer à se soumettre aux conditions qu'on aurait voulu lui imposer. L'Europe le voit et ne bouge pas; une timidité inexplicable semble lui ôter la faculté de se mouvoir. Dans la campagne suivante, les Russes paient d'audace; ils traversent le Balcan, qui n'est pas défendu; ils atteignent Andrinople avec une armée haletante et épuisée : les premiers jours ils n'étaient que 17,000 hommes. Au lieu de conseils, d'énergiques encouragemens ou de secours effectifs, les Turcs ne reçoivent des diplomates européens que des avis pusillanimes fondés sur l'exagération des forces de leurs ennemis; et c'est au moment où l'armée russe est trop faible pour marcher sur Constantinople, que les puissances déclarent enfin qu'elles ne lui permettront pas d'en approcher. Là se bornent

leurs efforts; elles ne font rien pour sauver la Porte de la paix honteuse et funeste qu'elle se voit forcée de signer, tandis que la position des affaires était telle, qu'il eût encore dépendu de l'Europe de dicter des conditions à la Russie.

Bientôt 1830 amène de grands changemens en France et en Angleterre, mais la direction des relations extérieures de ces deux puissances reste la même; aucune réforme ne semble pouvoir l'améliorer.

Une occasion se présente de réparer les fautes des administrations précédentes : toutes les forces du grand empire sont, pendant neuf mois, tenues en échec par l'héroïsme polonais; les Turcs, qui seuls ont compris l'importance du moment, offrent de marcher. La moindre manifestation sauvait la brave et généreuse Pologne, relevait la Turquie et remettait la Russie à la place qui lui convient, réglait pour toujours les affaires du nord, élevait même une nouvelle digue, et peut-être la plus insurmontable, contre le débordement tant redouté du jacobinisme.

La sagesse des cabinets ne vit rien de tout cela ; et maintenant encore, ni l'apparition des Moscovites à Constantinople, ni leur traité d'alliance intime avec la Turquie, devenue leur vassale, ni les nouveaux envahissemens dont ils pressent de plus en plus leurs voisins d'Asie (1), ni mille autres signes flagrans de leur ambition toujours active et toujours triomphante, ne réveillent ni les cabinets, ni même les nations, tant il est difficile, surtout en politique extérieure, de sortir du *dolce far niente*, quand une fois l'habitude en est prise; habitude précisément contraire à celle de la nation et du gouvernement russes, dont la nature est d'agir au dehors et de guerroyer sans relâche.

Pour se mettre en paix avec eux-mêmes, pour imposer silence à leur conscience qui ne les laisse pas toujours en

(1) L'ignorance des Turcs en géographie et en arpentage, et l'incurie des gouvernemens européens sur ce qui se passe en Asie, donnent aux Russes des facilités d'y escamoter des frontières et des positions sans que personne s'en doute.

repos, les cabinets et les nations ont voulu d'abord se persuader qu'il y avait de l'exagération dans les projets que l'on prêtait à la Russie ; qu'au fond les intérêts de l'Europe, dont elle est si éloignée, pouvaient se combiner avec les siens ; que le globe était assez grand pour tout le monde, et que l'on pouvait réaliser le rêve fortuné de la paix perpétuelle, tout en obérant les pays d'impôts, pour tenir sur pied des armées innombrables, en attendant le *désarmement général*.

Les gouvernemens ont aussi placé leur espoir de repos dans la politique même de la Russie ; ils se sont dit : « Elle « connaît trop bien ses intérêts pour changer un état de « choses qui lui est si profitable. » — D'accord ; mais ces profits n'en amèneront-ils pas de plus marquans, et sa puissance, qui vous terrifie déjà, n'augmentera-t-elle pas dans la même proportion?

Nous nous étonnons véritablement de l'incrédulité des Européens sur les projets d'agrandissement indéfini de la Russie ; ces doutes nous surprennent, surtout de la part des Anglais, eux qui gouvernent à l'autre bout du monde un empire de cent millions d'habitans, eux qui gardent des possessions immenses dans les parties les plus reculées du globe, et qui savent se les rendre soumises et profitables ; pourquoi croient-ils impossible et dangereux à d'autres ce qui leur convient si bien ? Les Russes ont, à leur manière, une habileté pratique, merveilleuse à s'étendre, à gouverner de loin, sous le nom d'un fantôme de prince ou de gouvernement national ; à faire marcher à leur guise des pays éloignés et des nations très diverses. Ils savent parfaitement tenir les populations stationnaires au degré de civilisation où ils les ont trouvées, ou bien ils leur enseignent tout juste ce qu'il faut pour en tirer le profit qui leur est nécessaire. Voilà ce qu'ils font depuis long-temps ; aucune des conquêtes qu'on croit au dessus de leurs conceptions et de leurs moyens n'est aussi éloignée de leurs capitales que la Sibérie, leur première colonie, d'où Potemkin avait

déjà projeté l'envahissement et le pillage de la Chine. De même que les Anglais ne craignent pas les expéditions maritimes les plus hasardeuses et les plus lointaines, de même les Russes se lancent sans sourciller dans les déserts, les pays incultes, barbares, inconnus; ils entreprennent des marches qui semblent n'avoir pas de fin; leurs armées sont faites à cela, elles sont équipées et organisées en conséquence; c'est leur constante habitude. Rien n'arrête les troupes russes, ni mauvaise nourriture, ni disette, ni manque absolu des commodités indispensables pour toutes autres armées, ni maladies contagieuses. Une fois en campagne, on les a vus marcher imperturbables entre les files de cadavres d'hommes et d'animaux amoncelés des deux côtés de leur route. Ces désastres fréquens dans leurs armées n'y sont pas comptés pour des obstacles. Il en est peu qui puissent détourner le gouvernement russe d'un plan une fois résolu.

Et remarquez que toutes les conquêtes russes sont contiguës, que c'est la même masse qui s'agglomère, tantôt lentement, tantôt par bonds. Cette circonstance importante ajoute nécessairement des facilités à l'exécution de chaque entreprise, remédie aux inconvéniens des premiers hasards, et donne de la solidité aux derniers résultats.

L'empire, en s'agrandissant, étend en même temps la circulation du papier-monnaie russe, mine inépuisable qui assure au fisc impérial toutes les ressources, tous les produits que peuvent offrir ce grand empire et ses immenses dépendances; l'augmentation des frontières est une manière de propager et de soutenir le système financier moscovite.

Que les cabinets européens abandonnent donc leurs doutes, qu'ils abandonnent les mauvaises raisons ou les illusions dont ils cherchent à les étayer. En mettant hors de question toute tentative d'opposition, encore vaudra-t-il mieux pour eux ne pas s'abuser sur ce qui doit arriver, et subir des conséquences prévues. La Russie, avancée comme elle l'est, doit, pour sa propre sûreté, suivre sa marche. La position actuelle de ses frontières en Asie est tout-à-fait en l'air;

c'est une ligne éventuelle prise provisoirement pendant qu'on avance. Cette ligne sera, sans comparaison, plus solide, plus facile à défendre, plus difficile à attaquer, quand Constantinople sera occupé par les Russes, et lorsque toutes les côtes de la mer Noire se trouveront entre leurs mains. Voilà ce que les conseillers du czar lui indiquent comme indispensable, en consentant à conserver Mahmoud aussi long-temps qu'on pourra le garder, et prêts à le sacrifier du jour où les intérêts du grand empire l'exigeront. L'Asie-Mineure est un pays coupé, rempli de défilés et de positions fortes, que personne ne connaît, excepté les ingénieurs russes, qui le parcourent dans tous les sens. Les Russes trouveront donc facilement une bonne ligne défensive entre le haut Euphrate, où ils sont déjà, et les Dardanelles, de manière à couvrir ces dernières et à se rendre maîtres absolus de Constantinople.

Depuis long-temps, au surplus, la Russie souffre impatiemment la position enfermée de ses ports dans la mer Noire. Les traités extorqués aux Turcs pour rendre libre la navigation de cette mer ne sauraient la satisfaire. Elle ne se croira, avec raison, puissance maritime, en réalité, que lorsqu'elle deviendra maîtresse souveraine de ce débouché unique et si important. C'est lorsque l'Euxin deviendra un lac, comme l'est déjà la mer Caspienne, un bassin pour la marine russe; lorsque les ports de la côte asiatique lui fourniront les bois de construction dont elle abonde, lorsque les chantiers de Constantinople seront mis en œuvre pour l'amirauté russe, et lorsque les forts des Dardanelles seront enfin rendus imprenables; c'est alors que les ports et les flottes moscovites pourront ne pas craindre celles de l'Angleterre, et que la Russie s'arrêtera enfin pour prendre un instant haleine; car alors elle se sentira tranquille et à l'aise, quels que soient les nouveaux travaux qu'elle veuille entreprendre, quels que soient les adversaires qui osent se lever pour la combattre; car alors aucun effort ne pourra de long-temps la frapper au cœur;

degré de sécurité que la certitude de posséder Constantinople et de la défendre contre les attaques de tous ses ennemis peut seule lui donner désormais.

Si nos prévisions se réalisent, si elles se transforment en événemens dont on ne pourra plus douter, que feront alors la France et l'Angleterre? Comprendront-elles, du moins, toute la portée de ces funestes changemens? Auront-elles le loisir de calculer l'influence qu'elles exerceront sur tous les pays riverains de la Méditerranée, et les dangers qui en naîtront pour la quadruple alliance? — Oui, sans doute, les cabinets des Tuileries et de Londres comprendront, jusqu'à un certain point, que cet état de choses serait directement contraire à leurs intérêts et aux intérêts de l'Europe libérale; leurs souhaits les plus vifs seront pour que cela n'arrive pas; mais la chose une fois consommée, ils prendront leur parti, nous n'en doutons pas, avec la *prudente modération* et la *sage réserve* qui caractérise leur politique. « Car, diront-ils, ce n'est pas *la peine* de perdre « les bienfaits inappréciables de la paix, et de se plonger « dans les hasards d'une guerre générale, pour un événe« ment qui, au fond, était prévu, et qu'il était presque « impossible d'empêcher, vu la position de la Russie, la « nôtre, et surtout nos circonstances intérieures. Mainte« nant, c'est un fait accompli, il faut le prendre pour tel « de bonne grâce; il ne faut pas empirer le mal par une « opposition tardive, qui serait contraire à la *dignité* d'un « grand état, puisqu'elle ne promettrait plus de résultats. « La Russie, d'ailleurs, ajouteront-ils (on doit lui rendre « cette justice), ne s'est assurée de la position de Constanti« nople que dans des vues de défense et de propre conserva« tion. Tant qu'elle s'y tiendra (et son propre intérêt l'y « engage trop fortement pour en douter), il n'y a pas si « grand mal à lui laisser cette position. Notre degré de ci« vilisation, ajouteront encore certains ministres, ne per« met pas de garder à ce sujet d'anciennes préventions; « nous devons avouer que pour les intérêts réels de l'Eu-

« rope il semble assez indifférent que Constantinople ap-
« partienne à la Russie ou bien à toute autre puissance,
« car l'intérêt commercial, le plus important de tous dans
« ce siècle de lumières, parle trop haut pour craindre
« jamais que la navigation du Levant, si nécessaire à la
« richesse des Russes comme des autres nations, puisse ne
« pas rester libre. »

Tels seront, probablement ou à peu près, les sentimens, les raisonnemens des cabinets de l'occident, et la ligne de conduite qu'ils adopteront le cas échéant; la Russie qui s'y attend, peut donc en toute sûreté procéder à l'exécution de ses plans. Nous ne prévoyons de changement véritable dans la politique européenne que lorsqu'on recevra la nouvelle officielle que les Russes marchent aux Indes. Alors sans doute le gouvernement britannique se verra dans la nécessité de tirer l'épée coûte qui coûte. Alors il comprendra que la Russie ne peut pas être arrêtée par de hautes paroles ou des attitudes guerrières, ni même par des promenades navales dans l'Archipel; alors la vieille Angleterre poussera le cri d'alarme et saisira son trident. Dieu veuille que ce ne soit pas trop tard!

DE LA FORCE
DES INDIVIDUALITÉS NATIONALES.

Un historien recommandable par ses connaissances, par son talent et par la nouveauté de ses observations dans un cours d'histoire récemment fermé, a avancé: « qu'il se
« pourrait que l'absorption des petits états par les grands,
« fût une voie providentielle pour resserrer le lien social des
« peuples. » Nous ne pouvons attribuer cette remarque qu'à la chaleur de l'improvisation; et nous estimons si fort la moralité de celui à qui elle est échappée, qu'elle nous a blessé au cœur comme une espérance trahie.

Nous ne voulons pas nier que cette absorption ne soit évidemment le but de la tendance politique suivie par les grands états de l'Europe ; mais nous nous tromperions volontairement en y associant la providence. Pour nous, nous serions plutôt tenté de voir cette influence providentielle dans la tendance contraire et unanime de toutes les nations : phénomène tout aussi patent et certes le plus flagrant dans la série des événemens contemporains. Depuis le moment où des troupes mercenaires ont fait place à des armées nationales , ou pour mieux dire, aux nations armées, on a pu prévoir, surtout dans un temps comme le nôtre, que l'instinct des masses, cet instinct qui est dans la nature des peuples, qui appartient à la loi de leur existence, trouvera dans son développement de jour en jour moins d'obstacles. Et comment ne pas le reconnaître cet instinct, en opposition constante avec les envahissemens médités par les grands pouvoirs ?

Voyez les colonies anglaises, espagnoles et portugaises ; voyez la Grèce, la Belgique; voyez les cantons de la Suisse, partout apparaissent les premiers rayons de l'aurore qui annoncent l'émancipation des individualités nationales. Des siècles de sommeil n'ont pu épuiser le germe de vitalité de la Grèce héroïque, cette Grèce qui a tant de titres pour être replacée au nombre des nations. En Belgique, malgré la plus sage administration, la plus grande prospérité matérielle, une faible étincelle de nationalité, presque imperceptible dans les grands mouvemens de la famille européenne, a suffi pour renverser un édifice construit et soutenu par toutes les grandes puissances de l'Europe.

La suite des siècles, la participation à la plus étonnante carrière de gloire, de grandeur, de conquêtes commerciales et intellectuelles, la communauté de la langue et des succès scientifiques et littéraires, le voisinage enfin avec la Grande-Bretagne, n'ont pu consacrer une prescription légale, contre laquelle l'Irlande proteste chaque jour par de nouvelles révoltes. Et il est permis de regarder comme un

présage de mauvais augure pour l'acte d'union, la force qu'acquiert la cause de sa révocation dans l'Ile dont il s'agit, malgré les résultats contraires du scrutin dans le parlement de Londres. Les décisions des Chambres électives, comme celles des gouvernans despotes, sont sans force, quand la réalité des choses jure avec leurs arrêts. C'est ainsi que pour l'Irlande, une seule circonstance de plus et les mêmes dispositions des deux partis peuvent suffire pour donner dans peu de mois une prépondérance décidée à la cause de sa séparation. La susceptibilité nationale d'un côté, et l'aveuglement et la partialité des suzerains de l'autre, contribuent à hâter l'événement. En se combattant, ces deux moteurs poussés sur deux routes différentes s'approchent du même but. Chaque jour pourtant, des voix indépendantes disaient aux Anglais : « par vos mesures im-« prudentes vous provoquez des sentimens que vous ne « pourrez pas maîtriser un jour. » Le chef du dernier ministère, lord Grey, prédit jadis qu'un jour viendrait où l'Irlande demanderait d'une voix unanime la révocation de l'union parlementaire, qui, loin de rapprocher les deux contrées, n'a fait que semer la discorde parmi elles ; et voilà qu'une main providentielle a choisi justement son ministère pour agir en sens inverse de cette prophétie, et montrer aux hommes qu'aucune hauteur d'intelligence ne met à l'abri des erreurs auxquelles tout pouvoir dénationalisateur est soumis. Le ministère de lord Grey en aurait-il agi de même envers le peuple anglais ? Les Anglais auraient-ils enduré l'application de pareille doctrine ? Nous ne le croyons pas ; et tout prouve seulement qu'il suffit d'être suzerain, fût-on d'ailleurs l'homme le plus probe, pour cesser d'être entièrement juste envers ceux qui sont sous notre dépendance ; et qu'à Dieu seul il appartient d'être à la fois souverainement puissant et souverainement juste. N'avons-nous pas vu lord Brougham lui-même soutenir qu'en Irlande la résistance passive était de la rébellion ? Plût au Ciel que douze millions d'Anglais et d'Ecossais ne compro-

missent pas tout leur avenir en s'obstinant à prouver que huit millions d'Irlandais dans leur ile ne font pas une nation ! Dans le parlement uni, la cause est jugée par les Anglais contre les Irlandais, tandis que dans tous les villages de l'Irlande, chacun demande la révocation de l'acte d'union, chacun répète le cri de cet orateur, type pittoresque et hardi, personnification infatigable de la nationalité irlandaise, le cri puissant d'Oconnell qui, après avoir conquis l'émancipation religieuse, a dit : « Il faut que l'Irlande soit « une nation ; elle le veut, et la volonté nationale est irrésistible. »

Partout où l'absorption a eu lieu, nous pourrions découvrir les mêmes symptômes, à quelques nuances locales près. Nous nous sommes étendus sur l'Irlande pour prouver que même la plus vaste liberté de la pensée et le plus haut développement de l'organisation sociale, ne compensent pas les exigences des individualités nationales ; et l'Irlande aussi bien que Bâle, Bâle aussi bien que la Caroline, formulent presque dans les mêmes phrases leur *ultimatum* : « une *réforme* ou la *séparation* », voilà le *sine qua non* de toutes les individualités nationales. Nous voyons dans les colonies espagnoles jusqu'où peut aller, grandissant de jour en jour, cette tendance à l'isolement. Les moindres liens fédéraux sont déjà jugés comme trop pesans. La fusion complète est devenue impossible.

Cet esprit de séparation préoccupe tellement les individualités nationales, que la crainte de ses effets retient seule la main des pouvoirs oppresseurs prête à frapper le dernier coup à des nationalités en quelque sorte expirantes. Que l'Autriche fasse seulement entendre le mot de *nivellement à la russe* à l'aglomération inerte des individualités qu'elle a groupées, et cette tentative d'effacer une dernière nuance imperceptible, quant au fait de l'existence politique, amènerait une explosion en Italie, en Hongrie et même peut-être en Bohême. Les nations peuvent, pour un temps, se résigner au malheur, mais elles ne sauraient ja-

mais se résoudre à verser des larmes sous des noms supposés; elles veulent, en désespoir de cause, laisser au moins un nom propre à leur deuil.

Est-on jamais parvenu à débaptiser une nation ? Malgré toutes les précautions que le génie de Napoléon a su prendre pour arriver à ses fins, malgré des prospérités inouies, quelques années ont suffi pour user l'unité qu'il a voulu créer dans l'Europe occidentale. Est-ce seulement Rome la glorieuse, et Amsterdam la millionnaire, qui se sont refusées à l'honneur de compter parmi les cités françaises, et qui n'ont pas apprécié le bonheur d'être qualifiées de deuxième et troisième bonnes villes du grand empire? Non, certes; et Genève, que tous les experts en physiologie politique ont déclarée essentiellement française, Genève a trouvé encore plus de bonheur et plus d'avenir à contempler isolément les eaux limpides de son lac, que d'aller se noyer dans l'océan français.

Ne contrarions pas les vues, ne cherchons pas à briser les types de la Providence; elle a voulu que les eaux mélangées et bouillonnantes des grands fleuves qui vont se perdre dans la mer, cet idéal des rêves d'unité et de grandeur, ne soient limpides, tranquilles et inoffensives qu'à leur source, que sa main toute puissante a elle-même isolée, séparée de tout contact et de toute souillure. Entre les siècles passés et les siècles présens la distance est immense : aujourd'hui chaque pulsation nouvelle du corps social abrége le nombre d'années nécessaire pour placer un nouveau siècle dans l'histoire, une génération nouvelle dans l'intelligence des masses. Ces titres jadis si remarquables, si féconds en résultats : *conquérans, grands potentats*, sont tombés dans le gouffre des vieilleries, qu'aucun caprice ne pourra plus ressusciter, et qui n'imposent même plus à la faveur du langage diplomatique.

Les doctrines sociales sont à créer; les convictions sont à enfanter; la foi s'est réfugiée dans la morale : elle seule est restée. Pour le publiciste qui étudie son temps,

et il faut l'étudier sans cesse, c'est un grand signe précurseur que de voir se développer chaque jour au fond des masses une intelligence de plus en plus destructive de toutes les vaines gloires qui ont tant retardé le bonheur de l'humanité. Sa dignité ne se mesure plus sur la peur qu'inspire un nom, mais sur le bien-être qu'assurent la morale et les lois. L'homme n'est attentif, sympathique et de bon vouloir, que s'il est question pour lui du mobile qui éclaire et épure l'atmosphère sociale ; il se détourne des grandeurs, quelqu'éblouissant qu'en soit l'éclat. Dans le nouveau dictionnaire social, grandeur est le synonyme de chaos; c'est le vide du monde physique, le néant en face de la création. Selon nous, jamais moment n'a été plus propice au bonheur possible des nations ; ce serait l'heure, pour celui à qui Dieu en aurait donné le génie, de créer enfin un système vaste et simple, un et varié, national pour chaque peuple, et européen dans son ensemble ; ennoblissant les passions, exterminant les haines ; système tout local par le bien essentiel qu'il assurerait, système tout universel par la force dont il protégerait cette création.

Comme rien ne diffère plus de la fin des choses que leur commencement, il n'est pas donné à l'homme de prévoir et de caractériser cette nouvelle transfiguration sociale qui est encore cachée sous le voile épais du temps. Très souvent la Providence donne à l'avenir son ombre pour précurseur ; et si une disposition générale des esprits élabore et prépare les événemens qui doivent suivre, nous pourrions, en nous résumant, prédire que, loin de voir les anciens centres de nationalité disparaître, nous verrons, dans la seule Russie, en apparaître de nouveaux et plus nombreux peut-être que ceux de la vieille Europe. Quand même quelques cabinets prendraient encore cette route, et quand même leurs usurpations trouveraient des échos qui, pour diminuer la terreur, présenteraient cette voie comme providentielle, et destinée à rendre, à consommer la fraternité des peuples, ce serait en vain qu'on voudrait tenter de rat-

tacher à un principe général providentiel les cas aussi nombreux que variés d'usurpations quelquefois prolongées, souvent impunies, mais jamais indéfiniment tolérées, ni protégées par le temps. Quelque puissant que soit l'homme, ce n'est qu'à l'aide d'autres hommes qu'il peut changer ses pensées en faits accomplis. Si l'on négligeait de s'aider des lumières que l'expression libre de l'instinct populaire fournit à l'observation, jamais on n'arriverait à une analyse approfondie d'une époque, jamais on n'indiquerait au juste ce qui est possible, comme aussi ce qui est absurde et inexécutable. Cette décomposition des élémens de la société progressive peut seule expliquer les déviations que subissent les pouvoirs aveugles qui négligent cette connaissance des lois de la nature, sans laquelle il n'est point de création grande et durable.

Aussi, pour les hommes du pouvoir, l'histoire n'a été jusqu'à présent qu'un recueil informe de faits incompréhensibles, propres tout au plus à éveiller leur esprit d'imitation et leurs penchans pour les monstruosités. Mais l'intelligence qui cherche dans la vocation des peuples, comme dans la destinée des individus, une fin morale, peut, grâce au flambeau de l'histoire, pressentir comment la nature procéderait dans le développement successif ou simultané des sociétés, si les anormalités intellectuelles et morales, les causes qui influent sur les organes du pouvoir en les entraînant au mal, ne détournaient les peuples des voies naturelles, c'est-à-dire les plus faciles et les plus courtes. L'influence de ces causes n'est peut-être qu'une des phases transitoires de l'organisme social. Les croyances, les systèmes se sont usés successivement, et la patience politique étant à bout, peut-être ne sommes-nous pas éloignés de cette époque décisive, qui va nous expliquer d'une manière plus satisfaisante pourquoi le bonheur possible ici-bas a dû être si constamment détruit par des instrumens dont la faiblesse était connue. C'est déjà une grande joie pour la pensée, que cette appréciation générale et cette conviction univer-

selle de l'importance infiniment petite qu'auront dorénavant les hommes même rois, même couronnés par le génie et la fortune, dans leurs rapports avec les destinées du genre humain. Quelque grands qu'ils soient, loin de suffire au bonheur et à la gloire des peuples, ils ont eux-mêmes besoin, pour durer, de la confiance, de la sympathie, de l'appui des masses, sans l'assentiment desquelles le moindre souffle les renverse et les réduit au néant.

Dans cet état de choses, il n'y a plus de possibilité, plus de chances pour des envahissemens durables, pour l'absorption destructive des petits états par les grands. Ces absorptions, les conquêtes, comme la peste et d'autres calamités de ce genre, en seront comme les fléaux, peut-être qui ne pourront pas disparaître de la surface de la terre; mais ils n'entreront dans le calcul des hommes que comme des élémens accidentels et rares; et ne pourront plus, nous osons l'assurer avec confiance, servir jamais de prétexte plausible pour accuser les *desseins* de Dieu sur l'humanité.

Ce travail était fait depuis deux ans; ma thèse ne rencontrait nulle part de contradicteur sérieux, je jugeais donc la publicité complètement inutile à mes raisonnemens; mais les erreurs s'engendrent avec une rapidité beaucoup plus grande que les vérités dans un déluge de brochures qui échappent aux investigations de l'observateur le plus actif: j'en ai trouvé une qui reproduit la théorie que je viens de combattre, mais augmente déjà d'une application directe à l'avantage de la Russie et de la Prusse. Cette brochure, intitulée : *De l'Avenir des Nationalités de l'Europe*, est publiée à la suite d'une autre qui a pour titre : *De l'Aristocratie en France*, par M. R... (Paris, chez Houdaille, rue du Coq-St-Honoré, n° 11.) Comme cet écrit se lie intimement à notre sujet, il ne sera pas inutile d'en faire un résumé rapide.

D'abord l'auteur cache sa patrie. Il dit, page 29 : « On

« est bien près d'abjurer sa haine patriotique contre de « puissans voisins, lorsqu'on passe sa vie à s'occuper de « leurs affaires, et de prendre en pitié son obscure patrie, « lorsqu'on n'y trouve plus de place pour un grand homme! « Qui parlerait de Napoléon s'il était resté Corse? » L'auteur a oublié que pour un grand homme que la Corse ne pouvait contenir, il en est sorti plusieurs qui ne vivront, dans la mémoire des hommes que par les malédictions du monde civilisé, que le Corse qui a servi de guide aux Cosaques pour les amener bivaquer sur les boulevards de Paris, et qui depuis y est resté pour les représenter, qu'un autre Corse qui s'est honoré de proclamer l'*ordre rétabli* à Varsovie sont aussi de ces grands hommes qui ont pris en pitié leur obscure patrie. Que l'auteur se rassure, il trouvera toujours une place à la suite de ces illustrations; mais revenant à la théorie de ce nouveau cosmopolite, malgré les cris d'horreur que tous les siens ne peuvent étouffer, à l'aspect de cette Russie qui se rue sur le cadavre de la malheureuse Pologne comme un vampire qui semble ne pouvoir respirer qu'après s'être abreuvé de la dernière goutte du sang de sa victime, il a l'audace de dire, p. 28 : « La conquête n'est « plus maintenant la servitude, c'est la réunion d'un peu« ple à un autre; souvent même, pour conserver ses nouvel« les possessions, le vainqueur les ménage plus que les an« ciennes. »

Il dit plus bas : « J'entends dire souvent : la nationalité, « voilà le premier de tous les biens. L'histoire moderne me « donne quelque doute. »

Dans le chapitre troisième, il divise l'Europe en huit Etats seulement. Avis aux trente autres qui doivent disparaître : voyons ce qu'il fait de ses huit Etats.

1° La Suède ne regagne aucune province perdue, car l'auteur a horreur des faibles, et puis l'histoire moderne lui a appris que les Suédois, que la Russie veut *calmouquer*, se trouvent ravis, eux qui ont dix siècles de liberté dans leur histoire; se croyant sans doute honorés, d'après le mot

spirituel de Héine, comme des harengs d'avoir une baleine pour compatriote ,et la mer pour patrie.

2° Il n'aime pas la Grande-Bretagne, car sa position géographique l'empêche d'engloutir ses voisins, ce *capo* d'opéra de notre publiciste. Aussi, bien loin de lui donner quelque chose, il lui prend le royaume de Hanovre pour le donner à sa chère Prusse qui est le type idéal de ses créations.

3° Il donne tout court le Portugal à l'Espagne.

4° A sa fille chérie la Prusse il donne, outre le Hanovre, la Hollande, le Danemarck, toute l'Allemagne centrale et septentrionale, le tiers de la Pologne, les rives gauches de la Vistule et du San, et il l'a borne par l'Océan, la Baltique. la Vistule, le San, les monts Krapaks, les montagnes de la Bohême, la chaîne qui sépare la Danube du Mein et du Neker, et enfin par le Rhin. Il est vrai que malgré son amour pour la Prusse, il déteste tellement les nationalités et l'idée d'une patrie, qu'à la Prusse elle-même il tâche d'enlever le morceau qui peut seul revendiquer le nom d'une patrie, la Prusse royale qu'il donne à la Russie. Les prédilections de l'auteur, en effet, flottent indécises entre ces deux magnifiques monarchies. Aussi, après avoir donné 27,000,000 d'habitans à la Prusse, il en donne 60,000,000 à la Rusie, *en Europe seulement*.

5° Trouvant cette Russie d'une faiblesse humiliante, il lui donne encore le véritable royaume de Prusse, la Gallicie orientale, la Bukowine, la Moldavie ; il la borne modestement contre l'Europe, par la Laponie suédoise, la Baltique, la Vistule, le San, les monts Krapaks, le Milkau, le bas Danube et la mer Noire.

6° L'Autriche est victimée. — Elle perdra l'Italie, la Gallicie, la Bukowine, la Silésie autrichienne : elle doit se contenter de la partie méridionale du Wurtemberg et de la Bavière, des Grisons. Mais elle peut prendre aux sultans et aux czars la Turquie d'Europe, moins la Moldavie et le littoral de la mer de Marmara.

7° La France n'est pas aimée, non plus; elle a perdu Napoléon, il faut qu'elle perde la Corse. Mais si elle ne craint pas un Guillaume-Tell, elle peut incorporer toute la Suisse, moins les Grisons et le Tessin.

8° Comme il faut dîner avec quelqu'un, l'auteur, après avoir massacré tellement tout le monde civilisé, se trouve bien malgré lui dans le cas de ressusciter une noble patrie; c'est l'Italie. Permette le ciel que ce faux prophète ait dit au moins une vérité! Nous accordons de bon cœur à l'Italie ce qu'il lui donne : — la Péninsule tout entière, la Sardaigne, la Sicile et même la Corse, si elle n'a plus à donner à la France que des Pozzo et des Sébastiani!

Après avoir fait un tel HACHIS politique, après avoir *prussisé* les Hollandais, les Hanovriens et les Polonais, après avoir *russifié* les Prussiens, les Suédois, etc., etc., le publiciste dit, daus son chap. second, pag. 31 : « Il est « évident qu'on doit réunir, autant que possible, les peu« ples dont la religion est la même, les mœurs semblables, « et qui parlent surtout la même langue. Rien ne rend le « gouvernement plus facile maintenant que la parole est « souveraine, propagée par l'imprimerie, qui a laissé « bien loin la renommée aux cents bouches de Virgile et « d'Homère. D'ailleurs les langues font les nations. »

Le grand homme paraît bien ignorant publiciste dans cette partie; il est permis de ne pas savoir une langue, mais il n'est pas permis de décider doctoralement des questions qui nous sont entièrement étrangères. Parlant et des Polonais et des Russes, pag. 40, il dit : « Du reste, la « position des diverses classes ne présente presque aucune « différence dans les deux pays, *la langue est la même*, « pour ainsi dire; c'est un seul peuple divisé en deux. »

Quant au premier chef de cette phrase, il n'a donc pas lu une seule page de l'histoire de Pologne, car il saurait que parmi les nations modernes du continent de l'Europe, c'était le pays qui comptait le plus grand nombre, et pendant le plus long-temps, des citoyens libres; que les rêves

du *National* et de la *Tribune* de 1834 étaient, à très peu de chose près, une pratique séculaire de la Pologne, quand les Russes en masse étaient esclaves des Tartares ou du czar. Quant aux deux langues, elles diffèrent depuis l'alphabet jusqu'au moindre mécanisme de construction : les Polonais ont l'alphabet latin et les Russes le grec; qu'enfin il leur est plus facile d'apprendre l'italien et le français que le russe. C'est l'action de la civilisation sur une langue qui décide de sa sphère, et non l'origine des mots; autrement, et d'après les idées de l'auteur là-dessus, le partage de l'Angleterre serait encore plus justifiable que celui de la Pologne, vu les emprunts et les similitudes de la langue anglaise avec le français et l'allemand. Quand on martyrise des provinces entières de la Pologne pour leur faire abjurer les dieux de leurs pères, un livre imprimé à Paris, en 1834, contient les lignes suivantes, p. 40 : « Les Polonais, il est vrai, sont catholiques, et les « Russes grecs ; mais le gouvernement des Czars est le pre- « mier, en Europe, qui ait proclamé et respecté la liberté « des cultes. »

Mais pourquoi notre publiciste ne veut-il pas rendre l'existence à cette Pologne qui, à l'apogée de sa puissance, était plus grande que la France et l'Espagne réunies, quand la Prusse et les différentes Russies (non la Moscovie) étaient ses provinces; à la Pologne qui, indépendante, n'a jamais été moins grande que la France; qui a protégé le monde civilisé pendant dix siècles contre les Moscovites, les Turcs et autres hordes asiatiques? Pourquoi ne veut-il pas rendre à la Suède la moitié de ces provinces qui enclavaient jadis si bien son grand lac, aujourd'hui nommé la mer Baltique? Est-ce qu'il dira encore que « la position des « diverses classes ne présente presque aucune différence « dans les deux pays, que la *langue est la même*, que, pour « ainsi dire, c'est un seul peuple divisé en deux. » Non, mais tout sera sacrifié à la Russie, parce que « avant 60 ou « 80 ans, dit l'auteur, pag. 41, cet empire possédera

« cent millions d'habitans, et ses armées, inutiles du côté « des steppes de l'Asie, presque toutes disponibles contre « l'Europe, et dont les mouvemens deviendront plus faciles « par l'augmentation de la population, s'élèveront alors « à près de deux millions de soldats. »

L'homme qui connaîtrait cet empire seulement depuis l'avénement de Nicolas au trône, y verrait l'idée dominante dans tous les esprits, l'émancipation des localités indépendantes, qui a déjà son culte des catacombes. — Avec la dixième partie des efforts dont on aurait besoin pour rendre, d'après le plan de l'auteur, l'Europe esclave de sept despotes, et ces sept despotes esclaves de l'autocrate du Nord, on aurait vu surgir, depuis cinq années, dix nouveaux centres de la véritable civilisation dans cette partie du monde; on aurait rendu à leur liberté antique ceux qui furent si long-temps illustrés par les Suédois, les Allemands et les Polonais, que l'autocrate, pour compléter son système unitaire, fait rétrograder au point où se sont arrêtés ses Moscovites barbares. Mais l'auteur, au lieu de désirer cette émancipation de l'Europe, la craint au contraire. Il dit, pag. 58 : « Le magnifique édifice de l'empire « russe serait ébranlé : Tartares, Cosaques, Sibériens, « Suédois, Allemands, Polonais voudraient avoir leur na« tionalité. » Nous avons conservé l'ordre de ces noms pour faire remarquer la moralité de l'auteur, pour montrer jusqu'à quel point il s'est familiarisé avec l'idiôme des ukases. Les états qui ne peuvent que se défendre lui font horreur, il le dit clairement, pag. 38 : « La Pologne, de« venue par son détestable gouvernement trop faible pour « conquérir, devait être conquise. »

Mais l'auteur ne déraisonne qu'à volonté, et d'après un plan donné; aussi quand il s'oublie, ses idées ne choquent pas le sens commun : alors il se réfute admirablement lui-même. Ainsi en parlant, pag. 43, d'une des rêveries ambitieuses attribuées à Napoléon par ses détracteurs, de se partager l'Europe avec la Russie en deux empires, d'orient

et d'occident, il juge très bien que « l'anéantissement des « nations espagnoles, italiennes et allemandes, si différen- « tes des Français et des Russes (est-ce que les Suédois, « les Polonais, les Prussiens, le sont moins) par les lan- « gues, les idées et les mœurs, causerait des révoltes sans « nombre, et au lieu de préparer la fin de toutes les guer- » res, on organiserait la guerre perpétuelle. »

L'auteur oublie donc celles qui déciment les populations ennemies depuis le partage de la Pologne ; il n'a donc parlé à aucun des voyageurs qui ont visité la Finlande, la Courlande, le Caucase, où tout ce qui a un cœur d'homme se prépare à une guerre à mort avec le pouvoir exterminateur de la vie des êtres civilisés ?

Lorsqu'il faut trouver un exemple pour justifier les conquêtes de la Russie, et promettre du succès à ses tentatives de dénationaliser les vaincus, l'auteur s'écrie, avec une insigne mauvaise foi : « Ecosse ! Ecosse ! était aussi le cri « de mort que poussait une nation entière contre les An- « glais; et cependant existe-t-il maintenant un seul ves- « tige de cette haine de huit cents ans ? Il en sera de même « pour les Polonais et les Russes. » Si l'auteur visait à l'examen sérieux de l'histoire des nations dont il organise le bonheur, il aurait trouvé un exemple bien autrement frappant de l'extinction des haines nationales entre la Lithuanie et la Pologne, qui, après s'être long-temps combattues, sont parvenues à l'alliance la plus intime. Mais par quelles raisons ? C'est que la Pologne a donné à la Lithuanie une liberté, une religion et des institutions civilisatrices. Il n'en faut pas tant pour faire naître une fraternité, et si les Sigismonds de Pologne n'avaient pas dédaigné le sceptre moscovite qu'on leur offrait à genoux, nous aurions vu peut-être le même prodige éclater déjà plus loin dans le nord. Mais la condition *sine quâ non* de ces fusions sera toujours que le rôle de l'initiation appartient au peuple civilisé, et non au peuple barbare ; autrement il en résulte ce qui arrive aujourd'hui, c'est que les

organes payés par Nicolas disent qu'il ne peut pas être juste, qu'il ne peut pas être bon politique, qu'il ne peut pas être chrétien, car il ne vivrait pas vingt-quatre heures au milieu de sa propre capitale. D'ailleurs l'Irlande est tout près de l'exemple cité par l'auteur, pour démontrer qu'il n'y a pas de panacée universelle pour détruire les nationalités.

Terminons. L'auteur, pag. 36, s'adresse un compliment à lui-même, et dit : « Si au moyen âge un rêveur eût prédit la réunion la plus complète de l'Ecosse et de l'Angleterre, dont les haines étaient alors célèbres ; de la « Bohême, de la Hongrie et de l'Autriche ; la formation « d'un grand royaume dans le nord de l'Allemagne, et « d'un empire immense occupant presque toute l'Europe « orientale, les contemporains l'auraient certainement regardé comme un fou, mais la postérité.... »

Nous serions bien simples de le prendre au mot sur cet appel à la postérité ; la sienne est toute contemporaine, et réside à Saint-Pétersbourg. Les pensions, les titres pleuvent de ce côté ; les Allemands ont dit depuis long-temps *das ist das Reich der Moglichkeit* (1) ; aussi les illustrations de Kotzebue et consorts restent à la portée de tout le monde.

HISTOIRE.

QUELQUES MOTS SUR KIOW.

Depuis que la Pologne s'est trouvée complètement livrée à la Sainte-Alliance, par suite de sa dernière et glorieuse chute, le czar de Russie ne néglige aucune occasion de réaliser beaucoup d'idées héréditaires dans l'empire moscovite, mais peu connues de l'Europe, la peur ou la honte en ayant empêché jusqu'ici la manifestation.

(1) C'est le royaume du possible.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg ne découvre jamais ses vues et ses projets qu'à toute extrémité, et son audace même est exempte de franchise. Des changemens continuels et importans s'opèrent toutefois dans l'intérieur de l'empire russe ; mais les ukases et les feuilles officielles de l'autocrate se servent d'une multitude de prétextes et d'explications pour les rendre inaperçus aux yeux du monde civilisé; et ces apologies du despotisme russe plaisent d'ailleurs à l'occident de l'Europe, car elles le bercent, vieillard impuissant et bavard, dans le sommeil de son incurie sociale.

On peut dire que l'Europe possède aujourd'hui tout comme dans l'antiquité des parties mystérieuses et demeurées jusqu'à présent inaccessibles à ses habitans civilisés. Le Nord qui jadis se présenta à la jeune imagination des Grecs sous les traits d'une apparition fantastique, et inonda plus tard de hordes barbares l'empire romain trop confiant dans ses propres forces, apparaît enfin aujourd'hui comme une région, un pays de féeries à l'Europe instruite et pensante. C'est là cependant que se prépare peut-être le projet le plus réel, le mieux prémédité, le mieux *mûri* d'envahissement et de domination universelle.

La presse qui, à Paris et à Londres, ne manque jamais de pousser jusqu'au bavardage, toute discussion, tout compte rendu du moindre événement qui surgit dans l'occident de l'Europe, cette même presse ne répète qu'avec une sorte d'apathie incurieuse et méfiante les désolations que fait dans le Nord la barbarie des Russes. Ce long cri de douleur sociale porté des bords de la Vistule et du Dniester est sans écho dans des pays libres et heureux ; et pourtant à voir une nation foulée aux pieds, des populations déportées en masse, des institutions séculaires détruites; à voir indignement vides et dépouillés des sanctuaires où se trouvaient accumulés par le travail du temps et les efforts de l'intelligence humaine, les plus admirables monumens scientifiques de la nation polonaise; à voir ces débris sacrés servir, sous la main d'un

architecte despote, à l'érection d'une babel élevée contre l'émancipation intellectuelle des peuples, comme naguère les dernières pierres du Parthénon servirent à l'embellissement de je ne sais quelles fermes anglaises ; à l'aspect d'un tel renversement dans les destinées d'un peuple qui fut le boulevard de la civilisation chrétienne, comment n'être pas ému des conséquences dont il menace l'Europe?

Nous apprenons par la voie de plusieurs journaux que l'empereur de Russie fait transporter à Kiow les fonds et les riches collections scientifiques des provinces polonaises, qu'il établit dans ce même Kiow une université, une école militaire, une section séparée de l'administration gouvernementale, qu'il y réunit une partie de son armée, qu'il y organise en un mot, pour les provinces méridionales, une nouvelle centralisation administrative et militaire, qu'il y prépare pour son empire trop étendu une nouvelle capitale.

Il nous est impossible de réunir des documens assez positifs, pour donner à nos présomptions et à nos raisonnemens ce degré de certitude qu'on peut appeler matériel et palpable. La connaissance, toutefois, de la tendance pour ainsi dire organique de la nature physique et morale de l'Empire moscovite, l'appréciation approfondie de l'ambition innée des autocrates, suffisent déjà pour démontrer que nos conjectures sont bien loin d'être dénuées de fondement.

Ce n'est point seulement, selon nous, le besoin de surveiller de plus près les provinces polonaises, ce n'est pas seulement le besoin, en quelque sorte magnétique, de s'avancer incessamment vers Constantinople, qui attirent à Kiow le trône des Czars : Kiow est principalement un centre de souvenirs anciens et historiques, et la nouvelle puissance russe voudrait s'y laver, comme dans un baptême, de son usurpation originelle, et de ses autres iniquités.

L'Europe s'est familiarisée avec la peur que peuvent inspirer les conquêtes de la Russie, et peut-être a-t-elle des

motifs assez justes pour les regarder avec indifférence; mais si les menées hardies du cabinet de Saint-Pétersbourg peuvent exciter quelque sollicitude, ce n'est pas uniquement par des projets présumés d'envahissement militaire. Ce n'est pas seulement comme position stratégique que Kiow peut être destiné à jouer un rôle immense.

Tant que les masses souverainement dépendantes des trônes parcoururent sans déviation les voies tracées par les cabinets, le système politique des hommes d'état put être aussi arrêté, aussi invariable que le système planétaire des astronomes; les mouvemens sociaux purent se calculer comme ceux des astres; une révolution dut être prévue aussi infailliblement qu'une comète. Mais depuis que le pouvoir des masses s'est manifesté à l'Occident, les anciennes théories n'ont plus suffi aux publicistes, éblouis qu'ils étaient par l'apparition soudaine de ce nouvel astre politique, et l'horizon social s'est voilé d'une obscurité presque impénétrable. L'impuissance des vieilles doctrines nous a tous jetés dans l'incommensurable champ des conjectures, et pendant que le pressentiment universel prévoit et appelle dans l'avenir des changemens immenses, dans le présent des événemens dignes de méditation nous emportent, nous, génération inattentive et pressée, et nous emportent sans nous instruire, parce que nous restons invinciblement sourds à la grande voix de l'expérience.

Au milieu de ces angoisses intellectuelles, de ces incertitudes sociales, la base la plus solide que nous puissions donner à nos raisonnemens et à nos conjectures, c'est, croyons-nous, l'histoire; c'est l'examen approfondi des grands faits qui la constituent dans son essence; c'est, en un mot, *l'analyse* appliquée à l'étude du genre humain.

Lorsque, en effet, à travers l'échafaudage qui soutient l'état de choses actuel en Europe, se laisse entrevoir le terrain primitif sur lequel il a été bâti; lorsque dans le passé des peuples les sages cherchent à lire leur avenir; lorsqu'enfin le czar moscovite lui-même a senti que la ca-

misole russe et la couronne du grand-prêtre doivent compter désormais parmi les instrumens les plus nécessaires à l'exécution de ses projets sur les pays slaves, comment supposer qu'une question politique puisse être appréciée aujourd'hui sans être rapportée à l'histoire ?— Cette considération nous décide à nous arrêter un peu plus long-temps sur l'importance du rôle que la ville de Kiow semble commencer à jouer dans l'histoire actuelle.

Après le débordement des peuplades du nord sur l'empire romain, les élémens bouleversés des nationalités européennes se sont trouvés, par l'effet du mouvement universel, réorganisés dans une partie de l'Europe, tandis que dans l'autre où continuèrent les oscillations déterminées par les invasions plus long-temps continuées des barbares, le sang des habitans de l'Asie n'a pu se confondre dans le sang des nations attaquées, ni s'assimiler les peuples envahis. Il en est résulté que, dans la partie occidentale et méridionale de l'Europe, il n'est plus question d'envahissemens, qu'il y règne un esprit de civilisation générale, une préoccupation d'intérêt universel qui tendent au bien-être matériel et moral des sociétés; tandis que dans le nord les empiétemens et les conquêtes semblent être jusqu'à présent le seul élément vital des puissances. Là où se trouvent les limites du pays habité par les masses inertes, mais bien caractéristiques appartenant aux races germaniques, là se montrent des peuples dont les uns, étouffés par les autres, paraissent attendre un moment propice pour éclore et prendre place sur la scène de la vie politique et sociale. Tout l'espace qui s'étend de la mer Baltique jusqu'à la mer Noire et la mer Adriatique, est précisément ce pays des Slaves dont le passé et l'avenir ne sont jusqu'à présent qu'une intéressante énigme. Des hordes de barbares y détruisirent d'abord, en passant, les traces des origines antiques; puis les hordes du Caucase s'y fixèrent pour ravager le pays par le pillage; enfin les Normands et les Tartares y pénétrèrent à leur tour; et cependant l'historien

ne saurait découvrir et signaler le moment où, dans cette région incessamment envahie, se serait implantée la race slave. Il semble que cette terre portait dans son sein l'élément du peuple qui lui était propre, et qui, plusieurs fois enseveli par les invasions successives, reparaissait dans les momens propices plus resplendissant d'originalité et de force native.

Il fut un temps où les nations de ces contrées avaient commencé à prendre un développement très étendu sous l'influence du christianisme; mais leur âge mur n'était point encore arrivé, et la Pologne peut être comparée à ces fertiles champs de blés qui, verdoyans en automne, doivent rester tout l'hiver sous la neige pour reparaître au printemps riches des moissons luxuriantes.

L'aspect de tout le pays slave est bien triste pour le moment; chaque fois cependant que brille une lueur d'espérance pour l'humanité, les yeux du monde entier se tournent vers ces contrées avec un sentiment d'amour et d'attente indéfinissables. Jusqu'à quel point l'étude de l'histoire pourrait-elle justifier cette préoccupation et cet espoir universel ? On abuse de la vérité en disant que rien ne se répète dans les fastes du monde. L'ordre moral tout comme le monde physique, quoique inépuisable dans la variété de ses phénomènes, doit également avoir des règles fixes d'après lesquelles ses mouvemens s'opèrent. Lorsque la religion du Christ dut transformer la société, la puissance romaine sembla vouloir aider son action sur un point des masses immenses de différens peuples. Aujourd'hui que le christianisme se lève, pour ainsi dire, de nouveau sur l'humanité, et que fermentent dans une partie de l'Europe les élémens d'un vaste renouvellement social, une puissance politique semble également préparer les voies au principe régénérateur, en convoquant, dans une autre partie de l'Europe, comme une assemblée générale des peuples de l'univers. A un terrain ainsi travaillé il ne manquera que la semence.

Bien d'autres observations nous autorisent encore à met-

tre l'empire russe en parallèle avec l'empire romain. Si le pressentiment général d'une nouvelle époque pour l'humanité n'est pas un rêve de malade qui tourmente inutilement le monde; si, par la loi naturelle des réactions sociales, le Midi doit s'acquitter envers le Nord en lui donnant une évangile de civilisation en retour de ses enchérissemens de barbarie; pourquoi le czar moscovite, divinité artificielle qui offrait en sacrifice de si nobles, de si précieuses victimes sociales, ne deviendrait-il pas lui-même entre les mains de Dieu l'instrument principal et forcé des grandes transformations qui se préparent?

La puissance d'ailleurs de ce colosse est soumise sous le rapport même de la force matérielle, à des lois dont les résultats peuvent être facilement calculés.

Toutes les fois qu'un conquérant posa le pied sur les bords de la Baltique, le courant du Dniéper ne manqua jamais de l'entraîner violemment vers le midi, et le jeta sur les murs de Constantinople, ou l'englontit avant qu'il pût y arriver. Tel a été le sort des Varègues; telle a été la direction des conquêtes lithuaniennes; tel est enfin le chemin que prend aujourd'hui le colosse du Nord. Kiow a toujours été le point d'appui pour toute nouvelle conquête, et l'écueil le plus dangereux pour chaque envahisseur. Les Normands et les Russiens pillèrent les faubourgs de Constantinople, et bientôt après ils ne laissèrent après eux que le souvenir de leur nom. Les descendans de Giedymin les ont repoussés jusqu'en Crimée, et leur nationalité s'est trouvée engloutie dans celle des pays slaves. Le czar de Moscovie pourra-t-il mieux réussir? Pourrait-il s'emparer de Constantinople sans changer la nature de son empire?

Pierre-le-Grand, le véritable fondateur de cette monarchie administrative et militaire, a, par un instinct propre à tous les grands génies, fixé sa capitale juste au point de ses états d'où devait nécessairement partir la direction de ses desseins politiques. L'esprit d'envahissement inné dans l'empire russe l'a constamment et fatalement poussé hors

de ses limites. Cent ans de véritable existence à peine écoulés, l'empire russe écrasait déjà la Pologne, pesait déjà de toutes ses forces à l'autre bout de l'Europe. Il commence enfin à succomber sous son propre poids, et il lui faut pour se soutenir trouver un second point d'appui pour son agrandissement ultérieur. Kiow seul lui offre les avantages qu'il recherche, et, tôt ou tard, ou il faut que cette ville devienne le point central de l'empire, et dans ce cas, l'empire éprouvera une secousse des plus violentes dans tout son organisme; ou bien l'empire sera partagé en deux, et ne trouvera dans ce partage que l'épuisement et l'impuissance.

Dans un pays où le trône est à lui seul toute la force, toute la vie politique, où la hiérarchie gouvernementale compose toute la nation, où la généralité des habitans n'est qu'une masse inerte, dans ce pays la capitale est le centre et le foyer de tous les intérêts. Impossible de la changer sans attaquer essentiellement tout le corps politique, sans blesser à mort cette aristocratie qui vit du trône et lui rend la vie qu'il en reçoit. Si donc l'autocrate n'a pas le courage et la force de transférer sa capitale sous un ciel plus favorable et dans un centre d'élémens d'action plus nombreux; si, guidé par ses projets de conquêtes, il s'avise, au contraire, de détacher de l'ancienne capitale les provinces auxquelles l'avidité des habitans de Pétersbourg a donné le nom de provinces *argentines* pour les rallier à la seconde capitale de sa création : son sort, ou plutôt celui de son empire, est écrit dans celui qu'a subi l'empire romain lorsqu'il fut divisé en deux parts, avec cette différence toutefois, que si l'ancien empire d'Orient a eu quelques siècles de durée, le nouvel empire de Kiow pourrait à grand'-peine exister quelques années. Comptez les jours écoulés depuis la fondation de Saint-Pétersbourg jusqu'à nous; comptez les siècles que vécut l'empire romain jusqu'à la fondation de Constantinople : c'est la base de proportion sur laquelle doit s'élever, vivre et mourir l'état politique dont Kiow sera la capitale. Toute végétation est précoce

sous le pôle; les empires y naissent aussi comme par enchantement. Mais une loi de la nature veut que la décadence et la ruine soient rapides, juste dans la proportion de la naissance et de l'accroissement.

LITTÉRATURE.

SUR LES DANSES.

FRAGMENT TRADUIT DU POLONAIS DE CASIMIR BRODZINSKI.

Si la *Polonaise* peut s'appeler une danse grave et chevaleresque, on peut considérer le menuet français comme la danse d'une cour polie et d'une société raffinée. Il n'exprime aucun sentiment, il ne respire ni franche gaîté, ni simplicité naïve; c'est, en quelque sorte, l'image du bon ton de la société sous Louis XIV. La grace qu'on trouve dans cette danse est toute de forme et de convention; chaque mouvement est calculé, tout trahit l'étiquette, la représentation et une gravité étudiée. Comme le goût d'un siècle et d'une nation perce dans tous les arts qu'on y cultive, on peut trouver du rapport entre le menuet et la tragédie française. La *Polonaise*, danse grave comme le menuet, a cependant quelque chose de plus libre et de moins théâtral. Chose digne de remarque, nous voyons la nation française, réputée en Europe la plus vive et la plus frivole, se soumettre, dans sa poésie dramatique comme dans sa danse, aux formes les plus exigeantes et les plus absolues, et préférer une pompe artificielle à la simple grandeur. Ce qui est plus curieux encore, c'est de voir les femmes françaises, si distinguées par la vivacité de leur esprit et la finesse de leur goût, affublées, pendant les deux derniers siècles, d'un costume dont la gravité, analogue aux perruques et aux habits des hommes, paraît se lier au système

qui présidait alors aux théâtres et aux beaux-arts de l'époque. Le menuet paraissait fait pour tout ce système; aujourd'hui, enseigné seulement comme introduction à l'étude de la danse, il nous amuse en faisant souvent jurer les jeunes traits des élèves avec la pédanterie des mouvemens qu'ils exécutent.

Le peuple allemand, si différent des Français, présente aussi cette différence dans sa danse nationale. Si le Français plie sa vivacité naturelle sous le joug des formes les plus strictes, le phlegmatique Allemand se permet plus d'abandon dans sa poésie comme dans sa danse. Les Français appellent la valse une danse inconvenante et même immodeste; les Allemands reprochent à la poésie et à la danse française quelque chose de froid et de guindé. Selon moi, on devrait bénir l'influence toute puissante de l'art, qui comprime dans certaines bornes les dispositions plus frivoles d'une nation, tandis qu'elle ouvre une plus libre carrière aux épanchemens d'un peuple plus grave.

D'après le caractère national des Allemands, on ne saurait trouver leur valse immodeste; elle ne le deviendrait que chez un peuple à mœurs corrompues; mais en Allemagne elle me paraît plutôt exprimer un laisser-aller du sentiment et de l'imagination, empreints d'un certain enthousiasme métaphysique si commun en ce pays. Le cercle formé par les valseurs figure en quelque sorte le cours des planètes avec leur double rotation; les pieds, en partant d'un rond, tracent successivement des carrés, des croix et des triangles, image du rapide mouvement des sphères célestes. La valse est une espèce de danse presque mystique, et qui a l'air d'enlever deux êtres à ce qui n'est que terrestre. Elle se prête peu aux mouvemens gracieux de la danseuse, qui, ne pouvant y déployer les ressources de la coquetterie, se livre entièrement à la conduite de son danseur, et s'embellit par là d'un charmant abandon. Le vif mouvement des visages, la rapidité avec laquelle les couples dansans disparaissent et réapparaissent comme des

êtres surnaturels, tout cela a quelque chose de mystérieux et d'entraînant pour la jeunesse.

La polonaise est la seule danse qui convient à l'âge mûr, qui ne messied pas aux personnes d'un rang élévé; c'est la danse des rois, des héros, des vieillards même; elle seule convient à l'habit guerrier. Elle ne respire aucune passion, mais paraît n'être qu'une marche triomphale, qu'une expression de mœurs chevaleresques et polies. Une gravité solennelle préside toujours à la polonaise, qui peut-être seule ne rappelle ni la fougue des mœurs encore sauvages, ni la galanterie des âges plus civilisés, mais plus énervés. Outre ces caractères principaux, la polonaise porte un cachet singulièrement national et historique, car ses lois rappellent une république aristocratique avec des dispositions à l'anarchie, découlant moins du caractère d'un peuple que de sa législation particulière. Dans les vieux temps, la polonaise était une sorte de cérémonie solennelle. Le roi, tenant par la main le personnage le plus distingué de l'assemblée, marchait en tête d'une nombreuse suite de couples composés d'hommes seuls; cette danse, relevée de l'éclat de costumes chevaleresques, n'était, à vrai dire, qu'une marche triomphale.

Si une dame était l'objet de la fête, c'était à elle à ouvrir la marche, en tenant par la main une autre dame. Toutes les autres suivaient, jusqu'à ce que la reine du bal, ayant offert sa main à un des hommes rangés autour de la salle, eût engagé les autres dames à imiter son exemple.

La polonaise ordinaire est ouverte par la personne la plus distinguée de la réunion, à qui il appartient de conduire toute la file des danseurs ou de la dissoudre. Cela s'appelle, en polonais, *rey wodzić;* — au figuré, faire le chef, en quelque sorte le roi (du latin *rex*). Danser en tête s'appelait aussi faire le maréchal, en raison des priviléges d'un maréchal aux diètes. Toute cette forme se lie aux souvenirs et aux habitudes de la levée des bans, ou plutôt de la réunion des assemblées nationales en Pologne;

c'est pour cela que, malgré la différence pour les chefs, qui ont le privilége de conduire à volonté la chaîne des danseurs, par un singulier caprice érigé en loi, il est permis de détrôner un chef toutes les fois que quelqu'un de hardi crie *odbiianego* (1), ce qui est une espèce d'acte de *liberum veto* auquel tout le monde est obligé de céder. Le chef abandonne alors la main de sa dame au nouveau prétendant; chaque cavalier danse avec la dame de la paire suivante, et ce n'est que le cavalier de la dernière paire qui se trouve définitivement évincé, s'il n'a pas la hardiesse de faire valoir aussi son privilége d'égalité en demandant *odbiianego* et en se plaçant à la tête.

Mais comme un privilége de cette nature, trop souvent employé, jetterait tout le bal dans une complète anarchie, deux moyens sont consacrés pour obvier à cet abus, c'est-à-dire, ou le chef use de son droit, de terminer la polonaise, à l'imitation d'un roi ou d'un maréchal qui dissolvent une diète, ou bien, d'après le vœu dominant, tous les cavaliers laissent les dames seules au milieu, qui alors continuent à danser en choisissant de nouveaux danseurs, et en excluant les perturbateurs et mécontens, ce qui rappelle les confédérations employées pour faire prévaloir la volonté des majorités.

La polonaise respire et peint tout le caractère national; la musique de cette danse, tout en comportant beaucoup d'art, réunit quelque chose de martial à une douceur empreinte de la simplicité de mœurs d'un peuple agricole. Les étrangers ont dénaturé ce caractère des polonaises; les nationaux mêmes le conservent moins aujourd'hui, par suite du fréquent emploi de motifs puisés dans des opéras modernes. Pour ce qui concerne la danse en elle-même, la polonaise est devenue de nos jours une sorte de promenade qui a peu de charme pour la jeunesse, et n'est qu'une

(1) *Odbiianego* veut dire repris de force, ou reconquis; celui qui prononce ce mot, est censé vouloir reconquérir la main de la première dame et la direction de la danse.

scène d'étiquette pour les personnes plus âgées. Nos pères la dansaient avec une merveilleuse habileté et une gravité pleine de noblesse; le danseur, faisant des pas glissés avec énergie, mais sans sauts, caressant sa moustache, variait ses mouvemens par l'attitude de son sabre, de son bonnet et de ses manches d'habit retroussées, signes distinctifs d'un homme libre et d'un citoyen guerrier. Quiconque a vu un Polonais de vieille roche danser la polonaise en habit national, avouera sans peine que cette danse est le triomphe d'hommes bien faits, à la tournure noble et fière, à l'air mâle et gai à la fois. Au début, on voit le danseur, son bonnet sous le bras, une main posée sur son sabre, l'autre frisant sa moustache, mettre déjà, dans le salut à sa dame, toute la galanterie et toute la pompe compatibles avec le bon goût. En donnant la main à sa dame, le bras à peine plié au coude, le danseur la conduit avec respect, et paraît la présenter fièrement à l'assemblée ; *il* la conduit, non d'après les règles fixes comme dans les autres danses, mais selon sa propre volonté, adoucie par cette gravité et cette bienveillance qui doivent diriger un époux dans la vie conjugale. — La dame n'a pas ici l'occasion d'exercer sa coquetterie, et de charmer par des attitudes variées; mais une noble simplicité, relevée d'un riche costume approprié à cette danse, une taille élevée et gracieuse, cette sorte de marche solennelle à la tête d'une suite nombreuse de couples dansans, donnent souvent aussi à la danseuse un air imposant et idéal. — Comme c'est le peuple polonais seul qui a conservé des chants nationaux dont il accompagne ses danses, et qui ajoutent tant à leur gaîté, de même les classes supérieures en Pologne possèdent la seule danse de société, relevée et embellie par l'éloquence. C'est un trait distinctif chez une nation à mœurs parlementaires, et où, par conséquent, l'éloquence jouait un si grand rôle. La polonaise offrait et offre encore l'occasion de déployer les charmes de la parole, qu'éveillent les sentimens d'un sexe pour l'autre, et

à laquelle la musique, les solennités d'une fête et l'absence de trop proches témoins prêtent un charme particulier.

La première paire, qui est le chef visible de toute la société dansante, et attire à elle tous les yeux, se trouve gênée en quelque sorte par les formes attachées à sa position. Les autres couples, comme des sujets heureux sous un gouvernement sage et libre, usent d'une indépendance charmante tout en suivant l'impulsion de leurs devanciers.

Une collection chronologique de la musique des polonaises, depuis les époques les plus reculées jusqu'à nos jours, serait fort précieuse pour l'histoire de l'art, et peut-être même pour l'histoire du goût et des mœurs de Pologne. Les plus anciennes musiques respirent une simplicité guerrière ; dans la première moitié du XVIIIe siècle, nous les voyons bruyantes et pompeuses ; plus tard, les polonaises originales se distinguent toutes par une sorte de mélancolie éloquente pour les cœurs.

La *cracowiak*, danse nationale des environs de Cracovie, est très gaie, et porte les caractères d'un peuple dont les mœurs sont encore peu éloignées de la nature. Avec moins d'art et de galanterie, cette danse a cela de commun avec le *bolero* espagnol, qu'on l'accompagne de chants, et qu'également les danseurs marquent la mesure, en Espagne, à la vérité, avec des castagnettes, en Pologne avec des talons ferrés, et des ronds de métal attachés à la ceinture ; du reste, la *cracowiak* est loin du *bolero* quant à l'art : elle permet de déployer plus de chaleur et de force que d'habileté. Une cinquantaine de ronds de métal sonnant autour de la ceinture, à laquelle pendent aussi un couteau et d'autres objets pareils, l'habitude de faire jaillir des étincelles en frappant les talons ferrés l'un contre l'autre, rappellent des coutumes qu'on trouve surtout chez des peuplades guerrières et encore peu civilisées. Les mouvemens, les attitudes, le costume et la musique particulières à cette danse sont d'une si parfaite originalité, que l'art trouverait fort difficile de les imiter exactement. Le costume

des Cracoviens et des Cracoviennes, beau quoique trop bariolé, va bien à la danse dont nous parlons. Les longues tresses de cheveux des Cracoviennes, entremêlées de nombreux rubans flottans, sont surtout d'un effet pittoresque au fort d'un danse animée. Ces rubans représentent encore, en quelque sorte, la biographie des danseuses, car ce sont d'ordinaire des présens et des souvenirs de toute espèce. — La *cracowiak* ressemble, dans ses figures, à une polonaise simplifiée, et représente, en comparaison de celle-ci, un état social moins avancé. Le plus hardi et le plus fort se pose chef et conduit la danse; il chante, on fait chorus; il danse, on l'imite. Souvent aussi la *cracowiak* représente, en une sorte de petit ballet, la simple marche d'une amourette : on voit un couple de jeunes gens se placer devant l'orchestre; le jeune homme a l'air fier, présomptueux, préoccupé de son costume et de sa beauté. Bientôt il devient méditatif, et cherche une inspiration pour improviser des couplets que lui demandent les cris joyeux de ses compagnons, et que provoque la mesure battue par eux, ainsi que le manége de la jeune fille, impatiente de danser. Après un tour, arrivé devant l'orchestre, le danseur se permet d'ordinaire quelque refrain qui fait rougir la jeune fille; elle fuit, et c'est en la poursuivant que le jeune homme déploie toute son agilité. Au dernier tour, c'est le jeune homme qui se donne l'air de fuir sa danseuse; elle cherche à saisir son bras, après quoi ils dansent ensemble jusqu'à ce que la ritournelle mette fin à leurs plaisirs.

La *mazure* ou *mazourka*, dans sa forme primitive, et comme les gens du peuple la dansent, n'est qu'une espèce de cracowiak, seulement moins vive et moins sautillante. Les agiles Cracoviens et les montagnards des Carpathes n'appellent la mazure dansée par les habitans de la plaine qu'une cracovienne rapetissée. Le voisinage des Allemands, ou plutôt le séjour des troupes allemandes, a fait perdre à la mazure parmi le peuple son vrai caractère,

elle est devenue une sorte de valse maladroite. Chez le peuple de la capitale, les vraies danses du pays se sont dénaturées, non seulement par l'affluence des étrangers, mais surtout aussi par le malheureux emploi des orgues de Barbarie. Les anciens Grecs, passionnés pour les beaux-arts, eussent, je pense, défendu l'usage de cet instrument, et peut-être puni son inventeur de l'exil. C'est lui qui comprime parmi le peuple l'amour de la musique, et qui ôte le gagne-pain aux violons villageois, devenus de plus en plus rares depuis que chaque cabaretier, en achetant une orgue, tue facilement toute concurrence. Nous voyons déjà disparaître de plus en plus de nos campagnes ces doux chants et ces refrains improvisés, que retenait et répétait le ménétrier rustique, et la musique vraiment nationale cède hélas! le pas aux thèmes empruntés aux opéras les plus en vogue. La mazure, dégénérée ainsi parmi le peuple, a été adoptée par les classes supérieures, qui, en lui conservant ses allures nationales, l'ont perfectionnée jusqu'à la rendre, sans contredit, une des danses les plus gracieuses de l'Europe. Elle offre beaucoup de ressemblance avec le quadrille français, selon ce qu'il y a d'analogue entre les caractères des deux nations : en voyant ces deux danses, on pourrait dire qu'une Française ne danse que pour plaire, et que la Polonaise plaît tout en s'abandonnant à une sorte de gaîté virginale. Les graces qu'elle déploie viennent plus de la nature que de l'art ; une danseuse française rappelle l'idéal des statues grecques ; une danseuse polonaise a quelque chose qui rappelle les bergères créées par l'imagination des poètes ; si la première nous charme, l'autre nous attache. Comme la danse moderne prête surtout au triomphe des femmes, puisque le costume des hommes leur est si peu favorable, on doit remarquer que la mazure fait ici exception ; car un jeune homme, et surtout un jeune Polonais, remarquable par une certaine aimable hardiesse, devient bientôt l'ame et le héros de cette danse. Une mise légère, et en quelque

sorte pastorale pour les femmes, et le costume militaire polonais, si avantageux pour les hommes, ajoutent au charme du tableau que la mazure présente à l'œil du peintre. Cette danse permet à tout le corps les mouvemens les plus vifs et les plus variés, laisse aux épaules une pleine liberté de se plier parfois avec cet abandon, qui, accompagné d'un laisser-aller joyeux, et de certain mouvement du pied frappant le sol, est on ne peut plus gracieux.

On trouve souvent un effet magique dans l'enthousiasme animé qui caractérise les différens mouvemens de la tête, tantôt se redressant avec fierté, tantôt s'abaissant avec mollesse sur la poitrine, tantôt enfin s'inclinant doucement vers l'épaule, et toujours peignant à larges traits l'abondance de vie et de joie, nuancée de sentimens simples, gracieux et délicats. — En voyant, dans la mazure, la danseuse enlevée presque par le bras, et appuyée sur l'épaule de son cavalier, s'abandonnant entièrement à son guide, on croit voir deux êtres enivrés de bonheur et s'envolant vers des régions célestes. La danseuse, légèrement vêtue, effleurant à peine la terre d'un pied mignon, s'attachant à la main de son danseur, en un clin-d'œil enlevée par plusieurs autres, et puis, comme un éclair, se précipitant de nouveau dans les bras du premier, offre l'image de la créature la plus heureuse et la plus ravissante. La musique des mazures est tout-à-fait nationale et originale ; à travers sa gaîté respire d'ordinaire quelque chose de mélancolique ; on dirait qu'elle est destinée à diriger les pas des amans, dont les tristesses passagères ne sont pas sans charmes.

Il y a eu en Pologne des musiques de mazures et de polonaises qui sont devenues historiques par les événemens qu'elles rappellent (1).

(1) C'est ainsi que la polonaise de Kosciuszko et du prince Joseph Poniatowski, la mazure de Dombrowski et de Chłopicki, sont de précieux souvenirs de l'insurrection de 1794, des légions polonaises en Italie, des campagnes sous Napoléon et de la glorieuse lutte récente pour l'indépendance.

La *cosaque* est une danse qui appartient à une peuplade guerrière et de mœurs encore rudes. Les tribus de ce nom, jouissant de peu de bonheur et de tranquillité dans leurs foyers, presque toujours campant ou faisant des incursions chez les Turcs, conservaient leurs traditions dans des ballades mélancoliques, et n'avaient pour danse qu'une espèce d'exercice violent, auquel les hommes seuls avaient recours pour se désennuyer dans leurs solitaires bivouacs. La cosaque n'a aucune construction poétique ni caractère prononcé; c'est un simple assaut de tours de force et de souplesse tout-à-fait dans le genre des danses grotesques; la musique n'en est gaie que par saccades, le fond en est ordinairement triste, et caractérise un peuple dont l'existence ne comportait que des joies momentanées.

A la fin du dernier siècle, la cosaque fut cultivée et perfectionnée dans les salons de Pologne, et servait à développer l'agilité et la grace chez la jeunesse des deux sexes; aujourd'hui on ne fait guère danser la cosaque qu'à des enfans.

CHRONIQUE POLONAISE.

POLOGNE PROSCRITE.

Nous lisons dans le *Messager* du 12 du courant, à la suite d'une lettre du général Dwernicki contre toute amnistie russe, et comme à l'*appui* de cette même lettre (selon la remarque du rédacteur du Messager), deux documens, dont le premier contient l'adhésion aux sentimens exprimés dans la lettre du général Dwernicki, et le second une déclaration dirigée contre le prince Czartoryski.

Le premier de ces documens est censé être muni de deux mille quatre cent quatorze signatures, et l'autre de deux mille deux cent trente-huit. Nous nous bornons à reproduire textuellement la déclaration contre le prince Czartoryski, comme

ayant excité notre indignation, et comme ayant provoqué des réponses énergiques que nous nous faisons un devoir de faire connaître à nos lecteurs.

Les Polonais réfugiés, jugeant que le prince Adam Czartoryski suit une ligne contraire aux intérêts de l'émigration et aux destinées de la Pologne prise dans son intégrité ; regardant son influence comme funeste, et considérant que sa conduite, pendant la révolution et dans l'émigration, peut induire en erreur les amis les plus sincères de la cause du peuple polonais, croient de leur devoir de déclarer publiquement que ledit Adam Czartoryski n'est pas digne de sa confiance, et qu'il doit être considéré comme ennemi de l'émigration polonaise.

La publicité que le Messager a cru devoir donner à cet acte, qui n'offre même pas les caractères d'authenticité qu'on aurait droit d'exiger dans des accusations d'une nature aussi grave, et qui ne peut être vraiment avantageux qu'aux ennemis de la cause polonaise, nous a pénétrés d'un étonnement inexprimable. C'est avec une profonde douleur que nous avons vu un organe de la presse française dévoiler au monde entier les dissensions intérieures d'une famille unie par des intérêts parfaitement semblables, par une gloire et des malheurs communs, mais aigrie par les épreuves inséparables de sa position actuelle. Nous n'avons jamais occupé nos lecteurs des divisions de l'émigration polonaise ; nous les avons toujours envisagées comme passagères et peu importantes tant qu'elles restaient inconnues au public européen, et ne pouvaient par conséquent servir d'arme dangereuse aux ennemis de notre patrie. Nous continuerons à suivre la même ligne de conduite ; nous nous bornerons uniquement à rendre compte d'un événement qui, nous le répétons, nous afflige profondément, et qui, dans le véritable intérêt de l'émigration polonaise, aurait dû rester inconnu. L'insertion dans le Messager de la déclaration dirigée contre le prince Czartoryski, a été suivie le lendemain d'une réponse du prince, que nous donnons textuellement :

« A M. le Rédacteur du Messager.

« Monsieur,

« J'ai vu avec étonnement dans les colonnes de votre journal

« du 12 septembre, qu'à l'*appui* d'une lettre signée par le gé-
« néral Dwernicki, ayant pour but de combattre une amnistie
« illusoire, qui, assurément, ne peut ni séduire ni tromper per-
« sonne, vous aviez publié une déclaration dirigée contre moi.

« Vous avez rendu, M. le Rédacteur, un mauvais service à
« l'émigration, en mettant au grand jour les dissensions qui,
« malheureusement, l'agitent, et que, dans l'intérêt de la cause
« polonaise, il valait mieux laisser ignorer à nos amis, puis-
« qu'elles ne peuvent être un objet de satisfaction que pour nos
« oppresseurs et nos ennemis.

« J'espère toutefois qu'avant de faire retomber sur la nation et
« sur la cause l'impression défavorable que de tels égaremens
« doivent produire, ceux qui vont en être instruits à présent,
« n'oublieront pas à quel point des malheurs cruels et prolongés
« sont capables d'aigrir, de dénaturer les caractères, de trou-
« bler et de fausser les esprits.

« Quant à moi, quarante ans de ma vie, ma conduite dans
« mon pays, celle que j'ai tenue dans l'exil, et ma situation ac-
« tuelle, parlent trop haut pour que j'aie besoin de m'abaisser
« jusqu'à me défendre contre des imputations qui n'ont pas une
« ombre de vérité ni de raison.

« S'il était vrai que deux mille de mes compatriotes eussent
« signé la *déclaration* que vous avez publiée, je pourrais en ap-
« peler aux quatre mille qui composent le reste de l'émigration,
« et à la Pologne véritable, de vingt millions, qui gémis-
« sant sous le joug le plus affreux, se montre admirable de pru-
« dence, de sens droit et de constance inébranlable dans des
« sentimens qu'aucun martyre ne pourra jamais affaiblir.

« Mais, monsieur le rédacteur, en vous adressant ce peu de
« mots, je n'ai nullement l'intention de commencer dans vos co-
« lonnes une guerre de plume; je n'ai pas non plus le désir de
« m'imposer à la confiance de ceux qui déclarent me l'avoir ôtée;
« j'ai voulu simplement témoigner hautement que l'injustice,
« lorsqu'elle est poussée à ce degré, ne m'afflige que pour
« ceux qui la commettent; et, qu'en tout cas, je chercherais à
« m'en consoler en me rappelant ces citoyens des temps anciens
« et modernes, qui, après avoir honnêtement dévoué leur exis-

« tence entière à leur patrie et à leurs compatriotes, en ont été « payés de la même manière, et n'en ont pas moins persévéré « dans leur devoir. Agréez, etc. »

A. Czartoryski. »

Dans le *Messager* du 14, le général Dwernicky se faisait déclarer complètement étranger à la publication des documens où se trouve l'accusation dirigée contre le prince.

L'*Impartial* du 17 contient une lettre du général Dembinski, en date du 13, adressée au *Messager* qui ne l'a pas insérée, et dans laquelle nous remarquons le passage suivant :

« Capitaine retiré du service depuis 1815, je ne connaissais pas le prince Czartoryski avant la révolution; la première fois que je le vis, ce fut sur le champ de bataille de Warver et de Dembes-Wielkie, où à cheval, exposé aux premiers coups, il cherchait par son exemple à animer l'ardeur des troupes et de leurs chefs. Depuis cette époque je le vis encore quand nous marchâmes à l'attaque des gardes russes ; car, infatigable dans les travaux préparatoires de la guerre, il savait les quitter quand sa présence pouvait être plus utile sur un champ de bataille. Plus tard les hasards de la guerre m'ayant favorisé, je fus porté au commandement en chef de l'armée; c'est alors que par ma position je fus à même de connaître l'abnégation et le sublime du caractère du prince Czartoryski, et l'ardeur qu'il mettait à pousser la guerre avec vigueur.

« M. Bonaventure Niemoiewski, dernier président du gouvernement national de Pologne, a également publié une *réclamation et protestation* dans laquelle il démontre en détail l'influence avantageuse qu'a eue le prince sur le mouvement national du pays, et flétrit la conduite des signataires de la déclaration dirigée contre lui.

« Enfin, les Polonais demeurant à Paris, dont nous donnons les signatures, ont cru de leur devoir d'exprimer leur indignation par la déclaration suivante, que l'on trouve dans le *Messager* du 20 septembre.

« A M. le Rédacteur du Messager.

« Nous avons lu avec autant de peine que de surprise, dans *le Messager* du 12 courant, une attaque absurde dirigée contre le prince Czartoryski. Le numéro suivant de la même feuille a

publié une lettre du prince, digne de son noble caractère, et, plus tard, a suivi le désaveu du général Dwernicki, repoussant la solidarité que, dans cette intrigue, on avait essayé de porter sur lui.

« Nous nous serions abstenus de produire au grand jour le spectacle de nos dissensions, si notre silence n'eût pu faire tomber sur l'émigration tout entière l'apparence de partager un délire si nuisible à la cause qu'elle représente.

« Le prince Czartoryski n'a pas besoin d'être défendu ; une vie publique, dont tous les actes sont connus, lui assure une réputation européenne qui le met bien au dessus des diatribes de quelques hommes égarés ou pervers. Mais, dans une circonstance aussi grave, nous devons à nous-mêmes autant qu'à lui de démentir solennellement des calomnies qui ne déshonorent que leurs auteurs, d'exprimer des sentimens que partage la Pologne entière, et de déclarer que nous plaignons l'égarement ou la faiblesse de ceux dont la participation à cet acte inconcevable présente un singulier contraste avec l'arrêt de mort et de confiscation dont le prince vient d'être frappé par le gouvernement russe.

« Le nombre des signataires fût-il même aussi considérable qu'on l'a affirmé, ne serait qu'une preuve de plus du degré d'empire qu'exercent quelques meneurs de mauvaise foi sur une jeunesse livrée à une longue inaction et aigrie par les souffrances inséparables de l'exil.

« De notre côté, persuadés que dans cette démarche nous ne faisons que devancer l'immense majorité de nos compatriotes, nous réclamerons la liste des signataires de l'acte contre lesquels nous nous élevons, et nous la porterons devant le tribunal de la nation polonaise qui, seule, dira un jour lesquels d'entre ses enfans sont restés dignes d'elle.

» En tous cas, ce n'est pas à nous que pourra jamais s'adresser le reproche d'avoir semé la défiance et la discorde au sein de l'émigration, et de lui enlever cette attitude noble, calme et persévérante, seule propre à en faire l'espoir de la Pologne et la terreur de ses oppresseurs.

Paris, ce 20 septembre 1834.

« J.-U. Niemcewicz, sénateur ; le général Henri Dembiński ;

le lieutenant-général Kniaziewicz; Barzykowski, député, membre du gouvernement national; C. Małachowski, député, ministre; le général Sierawski; Th. Morawski, député ministre; Swirski, député, ministre; Olizar, sénateur; L. Plater, sénateur; Wołowski, député; Morozewicz, député; Jełowicki, député; Jełowicki, maréchal de district en Podolie; Luszczewski, député; C. Plater, député; Malinowski, député; le général Wroniecki; les colonels Breanski, Kuszel, Radziszewski, Obuchowicz, Grothus, Zamoyski, Herubowicz, chef de l'insurrection de Szawle; L. Krasicki, maréchal de district en Ukraine; Niezabitowski, chef de l'insurrection de Slonim; J. Sobański; Ch. Hoffmann, directeur de la banque nationale; R. Zaluski; M. Mochnacki; le major Kormanski; le capitaine Kowalski; le capitaine Wolodkowicz; Szmitt, lieutenant; Woronicz, sous-lieutenant; N. Dzialynski, lieutenant; Wolowski, sous-lieutenant; L. Wolowski; St-Malachowski, lieutenant; N. Kozuchowski; Kunatt, second secrétaire du gouvernement national; le major Wollowicz; Witwicki, secrétaire général; B. Potocki, capitaine; Kaczanowski, sous-lieutenant.

POLOGNE SOUMISE.

ACTES DU GOUVERNEMENT RUSSE.

La Pologne doit cesser d'être polonaise et devenir essentiellement russe. Telle est la tendance de tous les actes qui émanent du czar. C'est dans ce but que sont rédigés tous les édits relatifs à ce malheureux pays; notre revue va le prouver de la manière la plus authentique.

Deux ukases du 15 octobre 1832 et du 27 janvier 1833, avaient ordonné de frapper à Pétersbourg des pièces de 15 et 75 copek et d'un rouble et demi avec l'inscription polonaise, de 1 et de 10 florins. — Un nouvel édit du 1er mai dernier (1), contient la disposition de frapper à Varsovie les trois monnaies susdites et de plus une monnaie d'or avec l'inscription russe 3 roubles, et l'inscription polonaise 20 florins, et une monnaie d'argent avec l'inscription russe 30 copek et l'inscription polonaise 2 florins. — Qui ne voit ici un parti pris de faire successivement disparaître par absorption, ce caractère extérieur de

(1) Voyez le Dziennik Powszechny, journal officiel publié à Varsovie, No 190, du 9 juillet 1834.

nationalité qui avait été laissé à la Pologne par suite des derniers traités?

Une administration distincte et séparée de celle de la Russie était peut-être l'avantage le plus positif qui avait été assuré en 1815 au nouveau royaume de Pologne; une législation et des tribunaux à part la garantissaient. Un nouvel édit du 4 août dernier, sur le forum des justiciables russes dans le royaume, et des justiciables polonais dans l'empire (1), détruit cette garantie en établissant des principes contraires aux deux bases fondamentales de la législation et de la propriété polonaise; celle de l'égalité devant la loi et celle de l'indépendance des juges. Les tribunaux polonais sont astreints à respecter les priviléges des classes russes et les sentences des tribunaux sont soumises à l'approbation du gouverneur général, lieutenant du royaume. Cet acte grave et important, et qui a passé inaperçu de la presse européenne, complète le mouvement rétrograde que la Russie fait faire à la civilisation à laquelle les progrès des lumières, la révolution française et les victoires de Napoléon avaient initié les Polonais. L'empereur Nicolas tend évidemment à ce que l'on puisse un jour dire avec justice, que passé l'Oder on se trouve en Asie. Est-ce donc là le sort réservé à un peuple dont le bras victorieux a si souvent préservé l'Europe de la Barbarie?

Tandis que le gouvernement russe traite ainsi la nation et lui ravit une à une toutes ses franchises et toutes ses garanties, il sent bien qu'il excite par ces mesures le mécontentement des habitans. Aussi voyons-nous deux ordonnances, l'une du 29 juillet 1834 (2) et l'autre du 18 août 1834 (3). La *première* établit une organisation plus précise d'un bureau de domestiques que la police russe avait déjà établi avant la dernière guerre d'indépendance, et au moyen duquel les maîtres ne peuvent plus avoir d'autres domestiques que ceux que leur donne la police, qui par là se trouve tout naturellement avoir ses employés et ses espions affidés dans chaque maison. La *seconde* prescrit une nouvelle surveillance dans les villes au moyen de gardes-rues (budniki), qui, logés dans de petites baraques élevées au coin des carrefours, sont toujours à même de maintenir l'ordre comme en Chine, le fouet à la main.

Le royaume avait son papier timbré avec l'emblême de l'aigle polonais. Cet emblême a disparu, et maintenant le papier timbré russe va inonder la Pologne, puisque un ukase du 9 août

(1) Voyez le Dz. Pow., N[os] 225 et 226, des 13 et 14 août.

(2) Voyez le même, N° 222, du 10 août 1834.

(3) Voyez le même, N° 232, du 21 août 1834.

1834 (1) ordonne que toutes les demandes adressées aux autorités russes devront être rédigées sur ce papier : or, quelle est l'autorité dans le royaume qu'on pourrait ne pas qualifier de russe. Rien n'est négligé pour pousser l'œuvre de la *russification*, et les petits comme les grands moyens, tout est employé pour parvenir à cette fin.

En attendant, les établissemens de Pétersbourg s'enrichissent des dépouilles de la Pologne, comme le fisc de l'empire par la spoliation des biens de tout ce que la patrie a eu de défenseurs les plus chauds et les plus généreux. L'empereur, comme nous l'avons rapporté dans notre xve livraison, a fait don à l'académie des sciences des collections d'histoire naturelle appartenant à la société philomatique de Varsovie ; l'académie des sciences en a fait trois parts, l'une qu'elle a gardée pour elle-même et deux qu'elle a partagées entre l'Université de Pétersbourg et l'Institut pédagogique de la même ville (2). Quant aux confiscations elles ne discontinuent pas, comme les journaux officiels russes le prouvent. C'est ainsi que la commission dite de liquidation, siégeant à *Wilna*, publie une liste de biens nouvellement confisqués dans la province de Wilna, à cinq cents cinquante-cinq propriétaires de toutes classes (3). Une commission semblable, siégeant à *Minsk* (4), publie une liste pareille de six propriétaires. Celle siégeant à *Kiow* (5) une liste de deux propriétaires, auxquels on a nouvellement confisqué leurs terres.

Nous avons déjà signalé plusieurs fois les menées du gouvernement russe pour étendre le domaine de la religion grecque aux dépens du catholicisme professé par la presque totalité des habitans de la Pologne. Nous ne pouvons pas qualifier autrement l'édit du 22 avril dernier (6) qui, sous le prétexte d'une nécessité urgente, institue auprès de l'évêque grec russe de Volhynie un vicaire auquel il donne le titre d'évêque de Varsovie, qui avec un état-major de 57 personnes et une dotation de 49,980 roubles prélevés sur le trésor du royaume, devra résider à Varsovie et administrer une population grecque-russe de quelques centaines de colons.

Si la Pologne était indépendante et forte, nous n'aurions rien

(1) Voyez Dz. Pow., N° 245, du 3 septembre.
(2) Voyez le même, N° 211, du 30 juillet 1834.
(3) Voyez le même, N° 211, des 30 et 31 juillet 1834.
(4) Voyez le Tygodnik Petersburski (journal polonais publié à Pétersbourg), N° 63, du 29 août.
(5) Voyez le même, N° 65, du 7 septembre.
(6) Voir Dz. Pow., N° 189, du 8 juillet.

à redire contre une institution religieuse qui, dans ce cas, ne saurait être dangereuse. Mais dans l'état de sujétion, de nullité où se trouve le pays, toute extension donnée au clergé grec-russe est une sape établie d'abord contre la religion grecque-unie, et plus tard contre le catholicisme. Que Rome y regarde à deux fois! C'est une vérité incontestable qu'en Pologne la religion et la nationalité sont intimement liées; s'attaquer à l'une c'est miner l'autre. Toutes deux se défendent mutuellement et l'une détruite, entraîne l'autre dans sa chute.

Mais faut-il s'étonner de toutes ces mesures simultanément dirigées contre l'existence de la nation polonaise? Le grand oppresseur est dignement servi à cet égard par un homme qui paraît n'avoir que deux passions : celle de la luxure et celle de la haine contre tout ce qui porte le nom polonais. Cet homme, Nicolas Novosilzoff, le bourreau de la Lithuanie, le tourmenteur du royaume, cet homme vient d'être promu à deux fonctions éminentes, les premières dans l'empire; il a été nommé, le 8 juillet, président du conseil suprême de l'empire (1) et le 11 juillet, président du conseil (comité) des ministres (2). L'empereur Nicolas ne pouvait imprimer à son système de conduite, relativement à la Pologne, un caractère plus prononcé, plus positif, qu'en faisant ce choix; tout Polonais sait à quoi il doit s'attendre; tout Polonais apprécie d'avance le sort de chaque habitant et du pays, dès que son sort dépend des conseils du nouveau et double président.

Parmi les nombreux ukases publiés par les feuilles russes, nous en signalerons trois, à cause de leur singularité, et qui sont relatifs à la majeure partie de la Pologne, connue sous le nom impropre de province russe; c'est celui des *Rangs*, celui du *Recrutement*, et celui des *Instituteurs privés*.

Quant au premier, il est connu qu'en Russie les employés sont, depuis Pierre-le-Grand, divisés en classes, dont le nombre est à présent fixé à quatorze. La quatorzième est la plus basse, la première couronne la hiérarchie. Il est encore connu qu'en Russie la première question qu'on adresse en parlant d'un homme qu'on ne connaît pas, est celle-ci : de quelle classe est-il? — N'avoir pas de rang, n'être pas classé, c'est n'être rien du tout; c'est, comme on dit en Russie, être peuple. L'empereur Alexandre sentait l'inconvénient de cette institution, qui d'ailleurs ne cadrait nullement avec l'esprit de conquête qui anime le gouvernement russe. Or, comment assimiler les pays conquis aux anciennes provinces? Comment admettre aux fonc-

(1) Voir le Tygod. Petersb., N° 56, du 5 août.
(2) Voyez le même, N° 58, du 12 août.

tions des hommes qui n'ont point passé par la filière des rangs? Comment leur donner de prime abord un rang suprême sans blesser les vieux? Ces considérations avaient si fortement parlé à la conviction de l'empereur Alexandre, et même de l'empereur Nicolas, que ce dernier avait été sur le point d'abolir toute classification. Mais nous voyons que la routine l'emporte, et voici un nouvel ukase du 26 juin 1834 (1), qui consolide l'établissement, et lui donne en apparence une base plus rationnelle. Les quatorze ou plutôt les douze classes sont maintenues. Les études préalablement achevées facilitent l'entrée au service. Dans l'avancement, les titres de noblesse et des témoignages favorables diminuent le nombre d'années au bout desquelles il est permis d'être présenté pour avancer d'un rang inférieur dans le rang supérieur immédiat. Un jeune homme ayant des certificats d'études achevées dans les écoles supérieures, peut s'attendre à être promu

de la classe	14e	à la	12e	dans	3 ans.
—	12e	—	10e	—	3 ans.
—	10e	—	9e	—	4 ans.
—	9e	—	8e	—	4 ans.
—	8e	—	7e	—	3 ans.
—	7e	—	6e	—	3 ans.
—	6e	—	5e	—	4 ans.

S'il est noble, il parvient à la 6e en 24 ans.

S'il ne l'est pas, il a deux ans de plus à servir. L'admission aux classes supérieures dépend des ordres de l'empereur.

Cet ukase, tout ridicule qu'il soit, nous attriste par l'idée qu'il sera employé à détruire le reste de la nationalité dans la majeure partie de l'ancienne Pologne. Pour être quelque chose il faudra servir, pour servir il faudra avoir des témoignages; or ces témoignages il faudra les chercher dans les écoles russes. Qui n'aperçoit tous les résultats funestes que doit produire une telle législation, avec un gouvernement qui a pris son parti, et avec une Europe en état de somnolence? Tout notre espoir, après Dieu, est dans le caractère national; il saura, nous n'en doutons pas, faire vivre sous la cendre le feu sacré, que tout semble devoir étouffer, mais qui ne cessera de se ranimer, de s'entretenir en silence jusqu'au jour où il pourra éclater sans compromettre ni le présent ni l'avenir.

L'ukase du recrutement du 18 août 1834 (2), dont les feuiles ont parlé comme d'une nouvelle organisation, n'est rien qu'une division de l'empire en deux zônes, celle du nord et

(1) Voyez le Tygod. Petersb., No 52, du 22 juillet.

(2) Voyez le Dz. Pow., N° 238, du 27 août.

celle du sud, qui, tour à tour, seront appelées chaque année à livrer le nombre de recrues fixé par l'ukase, c'est-à-dire de 5 par mille ames mâles ; ce qui revient à 1 recrue sur 400 têtes de population. Sept provinces polonaises, savoir : Wilna, Grodno, Białystok, Mińsk, Mohilow, Witebsk et la Courlande, appartiennent à la zône septentrionale ; et trois provinces, savoir : la Wolhynie, la Podolie, Kiow, à la zône méridionale.

C'est la zône du midi qui doit livrer son contingent en 1834.

L'ukase sur les instituteurs privés, du 1er juillet 1834 (1), est une idée nouvelle. Le préambule annonce qu'il a pour but de mettre l'éducation privée en harmonie avec l'éducation politique. Au fond il ne fait que mettre la dernière main au système qui a pour objet de prolonger l'ignorance et l'esclavage. Au moyen de cet ukase, le gouvernement pénètre dans l'intérieur des familles, en accréditant dans chacune d'elles un affidé, qui, s'il veut se prêter à cet infame rôle, fera dans le salon l'office que les domestiques recommandés par le bureau ci-dessus mentionné, rempliront dans l'antichambre. Nous aimons à croire que ce grand but ne sera pas atteint, d'abord parce qu'il est trop vaste, parce que les moyens de l'atteindre sont chanceux dans la même proportion qu'ils sont arbitraires, puis qu'en Russie il est un moyen sûr de se soustraire aux vexations du gouvernement; c'est d'en payer les suppôts. Mais quelle source de malheurs pour les provinces polonaises, quelle riche moisson pour la police, quel excès d'infortune!

Au milieu de toutes ces dispositions, de ces ordres, de ces ukases tous dirigés contre le pays, la rigueur s'est relâchée un moment à Varsovie; un ordre du maréchal Pazkiewicz, du 12 septembre (2), accorde une amnistie entière à 61 prévenus, compromis dans les derniers troubles de 1833, et une commutation de peine à 6 condamnés à un an et à trois ans de prison. Parmi les acquittés, nous lisons les noms de 12 femmes. Puisse ce moment de répit n'être pas troublé par une rigueur nouvelle, et puissent ces nobles victimes retrouver un instant de paix et de tranquillité, après un an d'inquiétude et de tourmens !

NOUVELLES DIVERSES.

On dit que M. Pozzo-di-Borgo vient de recevoir de nouvelles instructions de son maître qui l'autorisent à promettre l'amnis-

(1) Voyez le Tygod. Petersb., N° 58.
(2) Voyez le Dz., Pow., N° 22.

tie aux émigrés polonais qui n'ont point été condamnés par les jugemens prononcés dernièrement à Varsovie, sous condition toutefois de compléter quinze années de service militaire, si l'individu avait fait partie de l'armée polonaise avant la révolution; ou de demeurer pendant quinze ans au fond de la Russie dans le gouvernement de Wologda ou de Jaroslaw, s'il avait été au service civil.

— M. Joseph Twardowski, propriétaire polonais, connu par ses connaissances variées, vient d'établir à Pinswa une maison de commerce sous la raison Twardowski et compagnie. Nous félicitons ce digne citoyen de son entreprise, et nous espérons que la position géographique de la ville où il séjourne lui facilitera l'extension d'un négoce qui ne peut qu'être avantageux à notre pays.

— La banque de Pologne se propose, dit-on, d'ouvrir dans les environs d'Olkusz (palatinat de Cracovie), une nouvelle mine de fer. On a décidé la construction d'un chemin de fer pour faciliter l'arrivage du charbon. M. Girard, ingénieur des mines du royaume, vient d'inventer à cette occasion une machine pour essayer la solidité des *rails* faits en fonte.

— Il a été expédié, pendant l'année 1833-4, du moulin à vapeur de Varsovie, 26,000 tonnes de farines qui ont été dirigées sur Londres, Liverpool, Leith, Bristol, Gibraltar, l'ile de Saint-Maurice, Alger, Malte, Terre-Neuve, Rio-Janeiro et Bahia.

— Trente-trois Polonais viennent de se rendre d'Angleterre en Amérique; vingt autres sont sur le point d'y aller. Il est très difficile de se procurer des moyens d'existence en Angleterre, où tout est très cher; cependant l'association polonaise de Londres accorde appui et protection aux Polonais autant que ses moyens le lui permettent. Le ministre anglais près la cour de Saxe vient de délivrer des passeports à plusieurs réfugiés Polonais qui ont désiré se rendre en Angleterre.

— Un grand nombre de réfugiés polonais demeurant en Suisse ont trouvé à l'aide de leurs connaissances des moyens d'existence honorable et d'être utiles à leurs hôtes.

— Nous apprenons que la Société polonaise des études, a commencé à mettre en exécution son projet d'établissement d'une école polonaise à Orléans pour les enfans des réfugiés. Nous espérons que les amis de la cause polonaise s'empresseront de concourir à cette œuvre nationale si importante pour l'avenir de cette jeunesse qui subit les rigueurs de l'exil aux premières années de sa vie.